

1943-1952

III

Tifane - 4 septembre. Nous voici revenues dans cette montagne, neuf ans après un premier séjour, cinq ans après avoir quitté Azrou. Nous retrouvons la lumière aride, les cédres ailes - aussi l'insignifiance de la foule, si aveugle à l'Afrique qu'elle refuse de la regarder même un instant. On fait, refuse-t-elle ou ne sait-elle même pas qu'il y a autre chose qu'elle?

Nous poursuivons nos lectures sous les arbres. Mais l'abri que nous fréquentions autrefois est détruit; une maison a été construite à sa place ou tout auprès.

Je prends le plus grand intérêt à lire Sainte Thérèse d'Avila - beaucoup plus qu'à St Jean de la Croix l'an dernier. Elle vit, elle est tout expérience, elle ne disserte ^{se veut pas (interpréter)} pas. Il n'y a pas de théologie hostile entre elle et son lecteur - ou si peu, compte tenu du langage du temps et du milieu. Elle sait ses tâtonnements, ses craintes, ses richesses. Elle juge, elle se juge, sans merci, ~~ou~~ sans humilité de convention non plus. Lui ne profiterait auprès d'elle? Lui, même très lassé du christianisme, se fatiguerait de son Christ, dont elle sait parler avec "douceur" - non point cette passion physique retournée dont tant ^{de mystiques} ~~de mystiques~~ ont abusé, même des plus grands.

Je suis moins portée qu'autrefois à repousser les intermédiaires sensibles, les visions concrètes, dans la recherche intérieure. Je sais, c'est que nous la poursuivons avec tout notre être ^{Nous perdons} ~~et nous perdons~~ à rompre cette unité en ne donnant rien à nos puissances sensibles.

Je ne saurais méditer sur des représentations de grands maîtres ~~et~~ spirituels. Certainement pas Jésus que l'on nous a rendu odieux par des tréclés d'art "religieux"; ou bien il faudrait tout recommencer dans cette voie. Et puis il y a, pour lui comme pour les autres, le barrage de l'histoire. Seuls peut-être quelques Bouddhas très débincarnés pourraient m'être un centre d'inspiration - et sans doute parce que je ne suis pas né en pays bouddhiste!

Mais les êtres de la nature, le ciel, les arbres, les pierres même, il ne faut pas d'effort pour voir affleurer la Présence. Et certaines créatures humaines, les unes chères, les autres inconnues. Il faudrait pouvoir dire toutes, mais c'est un degré de vertu auquel je ne pense pas jamais arriver ~~après~~ ^{après} la beauté des formes a m'a toujours trop préoccupé. Dès l'enfance. Au point que ce fut certainement un des gros obstacles entre ~~mes parents~~ ^(mes parents) et moi que leur âge et leur absence de beauté.

Allons plus loin. Franchissons les frontières que les religieux spiritualistes n'ont pas su effacer. Si jamais, à travers toutes sortes d'erreurs, l'"érotique" moderne arrive à prendre conscience des puissances qu'elle attire, son sens ne sera peut-être pas différent. Dans le plus vil état de sortie de soi que l'homme puisse atteindre par des voies physiques, il faut lui faire retrouver le ~~sens~~ ^{sens} du sacré; dans l'être aimé (à condition qu'il y ait vraiment amour) l'affleurement du mystère. L'expérience aussi; difficile à conduire, dangereuse (mais les plus spirituelles non moins), mais jusqu'à un certain point, ~~est~~ ^{est} religieuse. Mais il faut ~~repasser~~ ^{confronter} les deux mille cinq cents ans de tradition idéaliste, qui ont engendré l'hypocrisie, le ricanement, l'esprit "gauchiste",

et aussi (en partie) les refoulements. Abus des religions ^{et} spiritualistes qui ont consacré trop de temps au "nécha" de la chair; sans le vaincre, au lieu de ~~les~~ ^{à cette chair} faire sa place dans un ordre d'ascension au quel puisse participer notre nature entière.

7 septembre - Termine l'autobiographie de la sainte. À côté de tant d'ouvrages spirituels triomphants, où l'on semble marcher de conquête en conquête avec une facilité de Don Juan, cette franche relation des difficultés intérieures, des contours, des doutes, des critiques de soi, saisit par sa bonne foi et sa lucidité. Presque point (et plutôt dans les Relations spirituelles les plus tardives) de ces facilités trop humaines où transparaissent des impulsions sexuelles ~~et~~ ^{et} sublimées. Et d'ailleurs tant de méfiance de soi que l'on imagine combien la sainte, formée par notre psychologie moderne, conviendrait aisément de ces faiblesses.

Trouvent ^{sa vision intérieure se plie au} ~~elle vit intérieurement selon~~ le style religieux de son temps; souvent les paroles qu'elle entend par l'âme abondent dans le sens de sa volonté. Faut-il pourtant parler pour elle ~~plus~~ (et pour d'autres) de pure projection de son être? Sa surmatrice, quelle qu'elle soit, ne peut nous atteindre qu'à travers notre nature, mêlée à elle. Elle ne se communiquerait point sans quelque langage intelligible. Qui pourtant rejèterait certains frémissements des inspirés, (ceux qui nous font frémir à notre tour) parce qu'ils arrivent à travers des mots et des images? Dans le ^{seul} ~~simple~~ fait de l'inspiration ^{d'exercice} ~~pratique~~ ^{des} poussées ~~extérieures~~ dont on nous savons bien qu'elles ne sont pas de nous - et nous les reconnaissons dans les œuvres des autres. ~~Et~~ ^{Pourtant} il faut bien les transcrire en paroles.

4 - La sainte raconte que dans son enfance elle lisait des vies de saints. Je me rappelle que quelqu'un, je ne sais plus qui, m'avait donné à ~~emprunter~~, dans mon enfance, un livre qui racontait la vie d'un certain nombre de saints morts dans l'enfance ou l'adolescence. Ceci à Lyon, vers 1915 ou 16 je crois. Il s'agissait presque uniquement de jeunes martyrs des premiers siècles de l'église. J'étais fasciné surtout par les récits des tortures, qui étaient détaillés, et me tourmentaient en même temps qu'ils m'attiraient. Je comprends que l'on ait pu se précipiter au supplice par contagion. Mais à ce moment où j'étais déjà très trouble, certains récits qui montraient des jeunes filles déchirées de supplices divers m'émerveillaient particulièrement; je me rappelle en particulier les phrases où l'on parlait de leurs "mamelles" tennillées ou brûlées au fer rouge. Je rêvais sur ces seins comme sur ceux des statues et des tableaux. On fait le brave inconnu, un ecclésiastique peut-être, qui avait écrit ce livre pour un jeune public, méritait d'être enfermé: c'était réellement un mauvais livre.

8 septembre - Tu dans "Les Fondations", ch. V, sur la méditation: « toutes les imaginations n'y sont pas aptes par leur nature, tandis que toutes les âmes sont capables d'aimer. » Vaut contre une certaine façon de comprendre les yoga.

73 septembre - "Chemin de la Perfection", fin du ch. XVII, sur qui se prend pour un grand contemplatif parce qu'il a des goûts spirituels. « Il se trompe dès le début, parce qu'il n'a pas su disposer les pièces de son jeu. Il croyait que la connaissance seule des pièces suffirait pour faire mot; mais c'est là chose impossible, car le roi dont nous parlons ne se livre qu'à ceux qui se livrent complètement

à lui. » Voilà notre histoire à tous, plus ou moins, amateurs en spiritualité.

14 sept. - Après deux jours de nuées tranchées d'un vent aigu, l'air et la lumière ont repris leur harmonie et se mêlent en couches profondes, palpables et qui, par les pores, coulent jusqu'à l'intérieur du corps en s'y déposant.

Nous descendons sur Azrou. L'étagement des collines et des plaines d'oume tout soudain, couleur d'herbe ~~verdâtre~~, que l'été a brûlée jusqu'à la blanchir. Surprise, car l'image n'en était restée beaucoup plus verte. Seule la hauteur du Don Tghiel, où les arbres ont poussé, a des fraîcheurs de teintes printanières. Nous avons revu le collège, débert en cette saison; les toitures ont amélioré sa silhouette. Ce qui fut mon bureau n'a pas changé: mêmes tapis, mêmes meubles. J'y pourrais reprendre la place qui me fut familière et parfois agréable. Mais beaucoup, que j'y ai vus, ont passé; certains ne sont plus. Le hasard fait que notre ancienne maison est en proie aux peintres et que nous pouvons y pénétrer au milieu d'un désordre d'emménagement qui ne lui donne pas la figure étrangère d'une demeure où d'autres êtres sont présents. Les lieux, disponibles, revêtaient encore notre forme. Il y a toujours le banc vert sous la galerie d'en bas, face au jardin. Celui-ci est tout brûlé, envahi d'herbes folles. Rien n'y a changé; seules deux ruches sont une nouveauté que j'aurais volontiers accueillie. Prenez quelques figures familières dans le village. Impression que nous y avons laissé un souvenir amical. Pas de mélancolie, à présent, de revenir sur les traces de notre vie. L'accompli reste ce qu'il fut. Pourquoi voudrait-on revenir sur lui?

20 sept. - Tu dans les "Demeures":

« Si nous y songions bien, nous verrions que l'âme du juste n'est pas autre chose qu'un paradis. » (I.I). Peut-être faut-il

dire: le paradis. Même sans être "juste" l'âme a des instants paradisiaques.

IV. II. "Je ne trouve rien de mieux pour expliquer certaines choses spirituelles, que cette comparaison de l'eau;... j'aime tant cet élément que je l'ai considéré avec plus d'attention que d'autres choses. Sans doute il doit y avoir, dans tous les êtres créés par un Dieu si grand et si sage, de profonds secrets dont nous pourrions tirer profit, comme ceux qui en ont l'intelligence. Je crois cependant que chaque créature de Dieu, si minime qu'elle soit, ne serait-ce qu'une petite fourmi, renferme plus de secrets que nous ne saurions la comprendre."

• H. a. Nous ne vivons ici-bas que comme de pauvres petits bergers, nous sommes ignorants et nous croyons connaître quelque chose de Vous. Or cette connaissance ne doit être qu'un rien, puisqu'il y a déjà en nous-mêmes de si profonds secrets que nous ne comprenons pas."

1^{er} octobre - Bien des paysages et des heures que je n'ai pu noter à D'frame, dans la lassitude de la vulgarité ambiante qui finit par décourager de la nature elle-même.

Retour par Feo. Il est toujours aussi extraordinaire de descendre au cœur de cette cité, bien que l'invasion du vêtement européen, dans les toutes jeunes générations, diminue l'étrangeté et ne laisse plus croire que l'on a, décidément, remonté les siècles. Mais certains visages (il en est tant de pâles et de souffreteux) n'en sont que plus angossants de ressembler davantage ainsi à ceux de nos grandes cités. La souffrance crie ~~de~~ plus haut quand elle s'enveloppe de nos défroques. C'est un cauchemar plus pressant, où les mille bouffonneries des rues orientales ~~se~~ tombent comme de l'ironie, non plus comme un rite franc.

31 octobre - Un ces jours derniers Armand Bloog et sa femme. Nous les avons promené ce matin à Lale', par un ciel mou, triomphe d'eau comme une éponge malgré le soleil, et qui donnait à l'estuaire, au large, aux Oudaia, toutes les délicatesses du Nord. Comme il est curieux de retrouver en pleine maturité quelqu'un que l'on avait laissé au seuil de la jeunesse! C'est alors vraiment que l'on a la certitude qu'il ^{existe} une formation de l'esprit qui est en même temps une élévation de l'être tout entier et que la vie n'est tout de même pas perdue pour tout le monde. Mûrir ou pourrir, ou sécher. Et quoi tient le choix? Comme il s'en faut de peu, parfois, que l'on ne refuse la sève.

2 nov. Nous avons eu à satiété des philosophies, des critiques de la Connaissance. Nous avons besoin maintenant qu'on nous explique l'Ignorance (don pas ce qui s'échappe encore à notre connaissance, mais ce qui nous est voilé par nature).

20 nov. Les premières pluies sont venues hier, exigeantes, dévoratrices, comme à l'ordinaire. Puis dans la nuit les continents de nues étageés ont disparu et le soleil a de nouveau pénétré le ciel et la terre. Détente de tout l'être après la souffrance d'hier; car, des averse, je me sens battu, comme les arbres. C'est un sens grossier du cosmique - un sens pourtant. Il y a des "natures" humaines qui paraissent n'avoir aucune communication avec la Nature, et ce ne sont pas forcément des êtres rudes, tout au contraire parfois. Il leur manque une fenêtre sur ce côté-là, comme à d'autres (ou aux mêmes) une fenêtre sur l'être intérieur. Manque-t-elle, ou faudrait-il seulement une poussee pour l'ouvrir? ^{est} bien

8
de nos ouvertures il ne manque souvent que la poussée.
4 décembre. Je me demande si la mort c'est précisément
cette ouverture: le voile qui se lève. Qu'en voit-on? En nous, tout
notre être, notre passé intégral ~~passé~~, nos abîmes que nous
avons pressentis sans avoir jamais tout atteint du regard?
Et de l'autre côté? La Présence intégrale? La vision qui évoque
la Gita, le double flux de création et de destruction, la
source du grand souffle, tout ce qui nous anéantissait dans
notre condition présente si nous pouvions regarder? La
Présence de Dieu, ceux mêmes qui la concevaient selon une théo-
logie ont-ils le sentiment de l'exploration interne, de l'arra-
chement, du retournement de notre être qu'en devrait être le
contact direct? Même les mystiques qui ont tremblé ici
bas sous son invasion? *Quantus timor est futurus!* Ou
bien ~~une~~ efflorescence de joie, une expansion terrassante,
comme une jouissance d'amour transférée du corps à
l'être entier? L'un ou l'autre peut-être, ou encore la retombée
d'un voile nouveau selon que l'on s'est plus ou moins appro-
ché, déjà, dans l'existence, par un effort propre? Faudrait-il
moins redouter, en quelque sorte, de s'anéantir complètement?
Mais quoi, s'anéantir? Est-il une voie d'anéantissement et ce
mot renferme-t-il un sens? Tant bien que mal nous savons
bien que notre existence renferme de l'être. Mais ~~qu'elle~~
d'une absence totale nous n'avons aucune expérience. Et
comme tout en nous se fait à rebours, au lieu de nous armer
pour cette expérience, nous nous plaisons à nous en détourner;
~~et~~ les religions elles-mêmes l'entourent volontiers d'épouvante

9
tant elles apportent de soin à la faire passer comme une amé-
tume. Elles devraient la chanter à toutes orgues de joie bien
plutôt. ~~Lequel des deux~~ ~~ou non~~, nul de nous ne peut prédire de
quelle figure il prendra ce moment. C'est pourtant le seul où
nous soyons tous assurés d'affronter la même épreuve.

27 dec. Je remarque qu'il m'est arrivé plusieurs fois dans ma
vie de ne trouver certains livres, certaines pensées auxquelles ils
me font accéder, qu'au moment où je suis intérieurement ~~prêt~~
disposé à les accepter. Ainsi, autrefois, le bouddhisme. Ainsi
maintenant Aurelindo et "The life divine", que je ne quitte
pas depuis trois grands mois. ~~Et~~ Qu'y a-t-il derrière ces rencon-
tres ~~si~~ longtemps refusées et soudain rendues faciles? Im-
pression d'être souvent conduit par une main patiente - très
patiente. On ne dira jamais trop tout ce qu'il faut de patience
~~pour~~ dans la vie intérieure. Il faut savoir s'attendre soi-même.

1950

22 janvier. Revenu d'un voyage rapide à Fès, pour deux
conférences.

Départ le 19. Le Gharb est sans mirages, cette fois,
malgré le soleil. A Setitjean, la lumière sur les collines
est presque celle des montagnes. Le ciel a des teintes ten-
dres, déjà printanières.

Je sens en moi des frémissements d'antérieur et
d'éternel quand je retrouve des oliviers. Il y a un dieu
dans cet arbre. - Au contraire, je ne rencontre pas de
présence dans les orangers.

Promenade aux environs. Le Bou Jblane, neigeux,
comme une parodie de Fouji-yama. Campagne très verte.
Des troupeaux de bœufs à hautes cornes rentrent à la ville.

Jidi Karazem: touffes de palmiers inattendues autour des sources tièdes, qui s'épanchent de bassin en bassin. Une oie sacrée, énorme, s'y promène. Collines terreuses, en talus très raides, que l'été rendrait infernales. Mais un tout petit cercle, dans un Enfer en réduction.

Le 20, le ciel a commencé à s'alourdir. Une brume matinale, malpropre, cache la médina. Quelques kilomètres le long de l'oued Fès: peupliers, saules pleureurs, la France, dit-on ici. L'après-midi, sur les pentes du Talagh. L'hiver revient parmi les nuages, les sommets que la neige glorieux fait sont aujourd'hui assouris, d'un sommeil de mauvais chiens. Des iris, à tiges très courtes, couvrent une pente à demi labourée, pleins de rochers, où court un froid ras. Fès en dessous, peu modelée faute de lumière, étendue comme un glacier à fond de vallée. Mais de près, toujours, quelle vie sourde, quelle présence!

Au retour, le ciel s'abaisse à mesure que l'on redescend. Sur le Gharb il pleut, assez fort parfois pour voiler les lointains. L'herbe regorge d'eau, déjà. Paysage bressan, où les nouilles paraissent des meules abandonnées. Seules les cigognes (il n'y en avait pas, l'avant veille) ~~se battent~~ marchent avec pesanteur dans l'averse.

Il y avait partout, dans les labours, ^{et} même derrière un tracteur, des groupes serrés de pique-boeufs, si blancs, si flottants au premier coup d'aile; un ballet rituel de la vieille Chine.

20 Mars - Luther (cité par R. Otto): "Aucun homme sur terre ne peut échapper à cette impression: si l'on pense réellement à Dieu, son cœur tremble dans sa poitrine et il voudrait fuir hors du monde. Oui, dès qu'il entend nommer Dieu, il prend peur et s'effarouche." Je ne peux plus penser "réellement" Dieu sans ce sursaut du cœur, que je n'appelle pas de la peur, mais un saisissement ~~qui~~ au delà de toute mesure. Prendre la totalité divine: s'évaporer comme une bulle auprès d'un soleil. Ah! les pauvres gens qui nous parlent de Dieu: il est bon, il est clément, il est... ~~le mot même d'être~~ le mot même d'être n'absorbe pas sa présence. Laissez nous! Cache! le plus cache! le plus présent.

2 avril - Jour ce début de vacances, nous sommes allés à Chelchah. La nécropole musulmane et les ruines romaines ont été serties de fleurs, dont beaucoup de capucines et de coquelicots, des iris aussi, des roses. Toute cette joie paraît de ces morts successives. J'aime toucher ce fond romain, solide, qui porte sur ses pierres la même écriture que nous, presque la même langue, et fouler son pavé. Je mêle mes traces à celles de ces hommes qui ~~habitaient~~ ^{unissaient} ici, comme nous aujourd'hui, toutes les races de la Méditerranée occidentale et celles de l'Orient (te'meni ce 3 tolemaios ~~tolemaios~~ Toudaios dont la pierre tombe à reparu au jour sur la colline d'à côté). Je les entends. Nous avons lu les mêmes livres. Nous pourrions nous les citer. Il y aurait là des chrétiens et des païens. Nous nous entendrions vite. Ce ne serait pas la même chose avec les Almohades, malgré tout ce que je sais d'eux: ils ne me reconnaîtraient pas, ils ne m'écouteraient guère. Ils n'auraient qu'un livre, où je suis d'avance assez "mal noté".

- Eclipse de lune, dans un ciel très humide, mais

part. L'ombre, soulignée d'une très mince ligne de lumière tout à droite, rend l'astre plus globuleux. Il me rappelle les ballons sphériques qui, les dimanches, dérivent souvent au dessus du Paris de mon enfance et que je suivais aussi longtemps qu'ils demeureraient visibles. La lune ne s'en va pas au vent et l'on ne distingue point de nacelle. L'ombre devient plus rousse à mesure qu'elle s'allège et le fil de lumière s'éclaircit. Rien de tragique. Beaucoup moins que certains jeux nocturnes de nuées. Ni l'angoisse des éclipses solaires qui saisit les animaux eux-mêmes.

30 avril - Mozart: la flûte de Naïkha, jeune berger.

Sur dans le Divan d'Al Hallôg: "Soin de mon cœur l'idée de tenir à mon dikr." Car il est vrai qu'il faut tout renoncer, au besoin, même la voie d'approche la plus familière.

2 juillet - Départ. Matin gris sur Rabat, fraîcheur terne.

Sur le détroit de Gibraltar, à la fin de l'après-midi, entre 5 et 7 heures. Même petit bateau, toujours trop petit pour cette foule. Le ciel se dégage enfin de ses brumes. La mer paraît presque plate, jus qu'à ce que l'on croise deux voiliers espagnols, dont le premier surtout, le plus fort, sous ses deux mâts et son foc à voiles brisées, s'élève sur sa quille profonde, en poisson-lune, pour replonger du nez à chaque vague, très bas. Le second arbore une voile ocreuse, intense, et court plus léger. Les dauphins viennent en cavalcade, au milieu du détroit, comme s'ils savaient qu'on les attend. Atlas, très blanc, soulève à notre arrivée son "chapeau de nuées" qu'il avait solidement tenu jusque là. Le grand éclat des fins de journée, tout de paix, demeure longtemps sur les eaux. Puis, à mesure que la journée se finit (car le train

ne part que dans la nuit déjà commencée) des moines très souples recourent les bassins du port et tout serait d'une parfaite harmonie sans l'odeur de poisson vraiment trop violente dont j'ai toujours senti ces quais imprégnés. Les lumières de Gibraltar, suspendues sur le fond invisible, ont repris leur bruissement de constellations.

3 juillet - Après une nuit très froide, réveil au delà de Bobadilla. Traditionnelle descente vers Cordoue à travers des rivières et des lieux d'oliviers. Cont de Monto des Oliviers, et un peuple crucifié à tous les talus de leurs chemins; je n'avais encore jamais vu le Sud si misérable: enfants sans chaussures; vêtements qui ne tiennent plus sur ceux qui les portent que par une sorte d'aimantation intérieure et qui, souvent, doivent être antérieurs à la guerre civile; mendicité revenue dans les gares, et qui demande du pain - le pain, ce luxe.

La terre, elle, le grain de la terre, reste toujours aussi incomparable, avec ses clartés vivantes, du gris au rose ou à la sanguine, dans un même tour d'horizon. Nulle part une nudité aussi chatoyante. Cette essence de terre, plus terre que toutes les autres. Et pour sourdre dans cette sévérité, les ravins de roc pur et de cailliers roses, comblés de fleurs - tout juste l'éclat et la dureté que mérite ce voyage. Enfin les penées de la Sierra Morena, en dalles, tranchées à coups d'épée.

Sur les haute plateaux règne une table de chaleur, jus qu'à la coupure du Caga.

Madrid: la banlieue sud s'est reconstruite. Getafe aligne des séries de grandes constructions neuves. Mais au nord, le champ de bataille reste encore parsemé de murs rompus. Gare d'Atocha bruisante d'une foule animée, mais où ne se détache presque jamais une figure élégante ou simplement bien habillée. Le

14 mieux vêtu, on le verra descendre à la frontière: c'est un policier.

La nuit vient très vite sur la Sierra, portée par de grandes bouffées de vent glacé. L'Escorial, déjà tout noir sur le fond noir: ~~est apparemment pas fatigué~~ ses clochers n'ont plus l'air de tenir au sol; il flotte dans l'intervalle du songe et de la réalité.

4 juillet. Réveil un peu avant Victoria. Brumes basses, denses, très nordiques, qui mouillent les arbres et les moissons; autres maisons, voilées à papier le long des rivières, qu'elles couvrent d'une sorte d'écume blanche, en nappe. Autres hommes aussi, plus actifs, plus riches. Puis le ciel se déchène tout soudain, sur de longues vallées, où les herbes et les pins montent jus qu'au comble final du rocher. Rochers très nordiques, qui semblent transporter plus loin que la France.

Le ciel se recouvre, peu à peu, au contact de l'Océan. Chaleur grise, de plus en plus étouffante à mesure que l'on remonte vers Paris, malgré l'invasion, presque oppressante, de la verdure.

17 juillet. De ces journées à Paris; il me fut impossible de noter quoi que ce soit. Une de richesses pourtant: les musées, Versailles, dans son mélange de délabrement et de grandeur qui fait mesurer si durement la pauvreté de notre temps, le ciel et ses nuances si souples! Mais il manque le temps de s'arrêter, de reprendre de la profondeur dans les eaux de la méditation, et ce mouvement continu m'ôte à moi-même.

18. Après vingt-deux ans, de nouveau en Angleterre. Temps sombre sur le nord de la France; ~~peu~~ peu de visibilité sur le détroit, où s'élève un fort embrun. Ciel de paysagiste hollandais, brouillé de vent, eau très grise, froide au simple regard, mais qui tend une ligne plus verte, presque claire, au pied de la côte anglaise. Celle-ci, on la devine tardivement, haute et noire de loin, mais blanche

en réalité, ou plutôt, jusqu'à ce que l'on soit très proche, blême et réellement "leuriennes." On les longe de près jusqu'à Folkestone, qui s'étage sur la hauteur, en grappe très serrée, où la guerre ne semble avoir laissé que quelques trous. A travers les collines on s'élève vers Londres, à travers un paysage dont, sans reconnaître les détails, ~~le paysage~~ je retrouve la familiarité: les houblons, les troupeaux de moutons, les vols de petits corbeaux; j'avais oublié les vergers, si serrés, où se pressent les poires rouges. L'arrivée sur la ville est haussée par le ciel bas; juste le temps de deviner le Parlement, Westminster, Saint-Paul et de s'apercevoir que l'on traverse la Tamise.

Pour gagner Baddington, on traverse le Grosvenor Place, puis Hyde Park pour ressortir par Marble Arch; trafic pressé où titubent les autobus écarlates dressés comme des éléphants de combat, mais sans parfois encore marquées directement par la guerre ou extérieurement délabrées. Mais pourtant un ordre facile, silencieux même dans le tumulte; et à la gare les trains s'emplissent sans que la foule paraisse jamais se presser aux portes. C'est un retour dans le passé qu'un regard sur cette foule où les vêtements, l'allure, les habitudes paraissent n'avoir pas changé; les bowler hats et les parapluies bien roulés ramènent à la France de mon enfance.

Sur la vallée de la Tamise et Reading, et dans des paysages presque partout peuplés de maisons, mais plus encore d'arbres au milieu des prés, et qu'un coup de soleil rendrait si riant, nous gagnons Oxford. N. nous y attend, une maison amie nous accueille et il fait encore assez jour pour apprécier le back garden avec sa longue pelouse et sa bordure de fleurs.

19. Vers la fin de la matinée, à Christchurch. Cour admirable sous sa patine, ouverte royalement sous le ciel. Eglise pleine

meille
de l'entier humain, mais peut-être un peu basse de voûte (du
moins auprès de nos cathédrales). Nous visitons Pembroke Coll.
Bouffé de plus près avec M. comme guide, ce qui nous permet d'être à
l'aise dans la bibliothèque, de voir le réfectoire dans l'intimité
au so- te, de nous attendre dans un jardin privé où l'odeur du gazon
fraîchement coupé fait ressortir la senteur presque âpre des
brins de lavande. Beaucoup de charme, mais trop encloué, dans
toute cette vie - Fin de journée dans le jardin ensoleillé, entre
les "salvias" (qui ne sont pas des sauges) et des apparitions de
merles.

très n
sons,
sorte
tifo,
longue
pant
porter
de
grise,
Paris,
12
noter
Versai
qui fait
et se n
de repr
mouve
78
sombre
où s'él
de vent
lignes
mion
20 - Wadham Coll. deux jardins intimes; un tilleul en fleurs. -
du bord de la Chermell, dans Christchurch Meadow: vastes prai-
ries qu'habitent des vaches et des vides; un écureuil gris traverse le
sentier; les espaces sont assez vastes pour que les fonds apparais-
sent déjà ouverts dans une brume bleue à la manière de Constable.
Les façades des collèges sur le parc forment une ligne ~~assez~~ impo-
sante, ni ancienne, ni moderne, ~~se~~ détachée ~~des~~ du temps comme
de la cité.

21. Forte pluie le matin, tout à fait comparable à celle de nos au-
tomnes, seules les fins de journée, jus qu'ici, sont ensoleillées, dans
une mélancolie de belle vieillesse. Connaît-on jamais ici cette gloire
du jeune ciel qui semble rendre Dieu palpable? - Nous continuons
à visiter Christchurch, le hall et sa galerie de portraits, souvent
excellents, dont on regrette seulement qu'ils soient suspendus si
haut; l'antique cuisine, où l'électricité a remplacé les grands feux;
le petit cloître et la salle capitulaire. Le Sheldonian Theatre
manque de puissance et d'éclat; il faudrait le voir rempli par
l'Université aux jours de cérémonie.

22. Autres collèges: Balliol, avec de beaux jardins; Pindemose, dont
le premier "quadrangle" est fleuri à chaque fenêtre. Trop de
faux gothique dans l'un et dans l'autre, et le vrai lui-même man-
que un peu de personnalité et d'élan. Ses salles de la
Divinity School et de l'Invocation House ont ces unieues voûtes à
trompes, surchargées, qui marquent ici la fin de l'ère ogivale;

et dont l'effet est, à première vue, un peu confus. Averses, ¹²ciels
bas. Au cinéma: spectacle continu, foule qui vient et qui part, fu-
mée, ~~toute~~ queue de spectateurs qui attendent des places libres,
toute l'honneur collective des foules urbaines.

23. Journée d'averses, parfois violentes, dignes de la réputation
~~de~~ faite d'ordinaire ~~de~~ aux dimanches anglais. A la fin de la
matinée, nous allons à une réunion de Christian Scientists. Salle
claire, ornée de fleurs; peu d'assistance: une trentaine de personnes.
Hymnes habituels, mais, à la place de sermon, une longue lecture,
faite par un homme et une femme, où alternent les passages de
l'écriture et ceux du livre de la fondatrice, élevé ainsi à la dignité
de texte quasi sacré. Des formules intéressantes, parfois assez voi-
sines de l'hindouisme (ainsi, dans un cantique, "your higher
Self which cannot sin"), d'autres trop absolues, quand il s'agit
de nier la matière. Beaucoup trop d'abstractions proposées en une
fois à des auditeurs ordinaires. Le tout mêlé à la sauce habituel-
le du protestantisme anglais. - Vers la fin de l'après-midi, entre
les ordes, un tour dans University Park, tout gonflé d'eau; ar-
bres admirables, herbes ruisselantes, un bassin rempli de lotus où
quelques canards bruns se mélangent parmi les roseaux ~~blancs~~,
très hauts, à panicules noires: ils attendent un pinseau chi-
nois pour les immortaliser.

24. Visite matinale au Musée d'art extrême-oriental, à peu
près solitaire: petite collection, mais bien composée, surtout pour
les céramiques chinoises. - Le ciel s'allège. Nous allons à Witley,
où une très belle petite église romane se cache derrière les ar-
bres de son cimetière. Toute la beauté réside dans la pureté
des proportions et la sobriété du décor, en particulier pour les
arcs intérieurs: quelques ~~figures~~ figures géométriques très voi-
sines de celles qui ornent le ~~premier~~ portail de Marcilly. Curieux can-
tauras à un portail. Vue plongeante sur la Camise et la ville
qui se dresse en fond de tableau, sous un ciel mi nuageux.

meille
mi éclairé, dans une ~~la~~ profondeur qui n'efface pas la préci-
sion des formes. On comprend, devant de tels ensembles, les paysagis-
tes charnières de l'école anglaise - et là seulement, car la lumière
est différente des nôtres.

Bouff
est
au se
très
sons,
sorte
tifo,
longu
pant
porter
de
griso,
Paris,
73
noter
Versai
qui fai
et ses
de rep
nouve
78
sombre
où s'é
de ven
lignes
sion

Retour par Béduse (avec son péage si archaïque) et le chemin de
héralde; le long du fleuve, Barges plates, beaucoup de saules, des
prés et des troupeaux; eaux herbues et elles - aussi; du soleil,
toujours plus de soleil à mesure que la journée avance, mais
que des coups de vent froids traversent encore. Bateaux sur
l'eau, bateaux qui dorment dans des hangars, effilés, ~~plus~~
semblables à des projectiles.

25. Après un matin sombre, parfois mouillé de petite pluie,
nous allons l'après-midi à Woodstock, voir le palais de Blen-
heim, donné à Marlborough. Village plaisant, dont on traverse la
plus grande partie pour arriver au palais. Dès l'entrée, une
saisissante sur le parc, son lac en contre-bas et la port man-
mental qui le traverse. Le palais lui-même, de l'extérieur, man-
que d'élan et de pierre a pris une couleur de rouille mal la-
rée qui ne contribue pas à sa grandeur. Mais l'intérieur, mal-
gré tout ce qu'il montre d'orgueil chez son fondateur et de mau-
vais goût chez ses descendants, a le privilège de la vie qui le
rend souvent plus "présent" que Versailles. L'ensemble de ta-
bleaux et de maîtres qui constituent les portraits de famille mé-
ritent à lui seul une véritable étude. De même les tapisseries
de Bruxelles qui dépeignent les exploits de Marlborough. La gran-
de galerie de la bibliothèque a quelque chose de royal. La chapelle
est au contraire déclamatoire et presque ridicule. Quand nous res-
sortons du côté du parc, le ciel s'est encore obscurci et il souffle
un vent presque hivernal. Les arbres prennent ainsi un vent
profond, méditatif, qui leur rend une personnalité. De très beaux
cèdres, aussi haute peut-être, et plus forte que ceux de l'États.
Et pente de nos, entre les rideaux d'arbres, les prairies, où l'on

vient de faire les foins. Une puissance ~~de~~ humide, un peu âpre,
~~de~~ remplit le creux du lac et monte sur les rives. Il
est ici quelque impression de triomphe et de gloire, c'est de la ten-
re qu'elle vient, non des victoires.

26. A Boufford, vieille bourgade des Eastwolds, dont la grande rue
est bordée de ~~de~~ maisons anciennes ou qui conservent des débris
anciens, ici des fenêtres, là une arcature de porte. Grande église,
claire, un peu trop mêlée dans ses éléments, précédée d'une lon-
gue file de vieilles demeures: almshouse et parish school. ~~Plus loin~~
Au tournant, la grammar sch. qui contient encore des parties
bien archaïques, semble-t-il. "The Lamb", auberge du XV^es, avec
une cour très plaisante, qui a conservé son caractère; ~~sans~~ Les oi-
seaux y descendent familièrement, un merle vient sur la gazon et
se contente de rester immobile quand on vient près de lui. Bel
intérieur, avec les meubles très sombres sur lesquels ~~se posent~~ les
vases ^{reluisent} comme si elles étaient de matière précieuse. Petite ri-
vière, immobile sous ses saules, ~~et~~ au bas du pays, sous un vieux
pont. Collines, haies, cultures; au bord des routes, la même flore
que je voyais dans le Morvan au temps de mon enfance. Le soleil
s'est dégagé enfin et donne plus de paix encore au paysage du
soir; on, parfois, s'ébattent des lapins peu timides.

27. Dans une direction tout à fait opposée, nous gagnons High Wy-
combe, par la route de Sandres; à travers un pays de larges colli-
nes et de bois, qui tantôt ressemble à un parc, tantôt ouvre de vas-
tes aperçus sur des lointains infinis, très bleutés sous le soleil, s'é-
levant pour la première fois. De là jusqu'aux bords de la Tamise,
à Marlow. Nous passons une partie de l'après-midi ~~sur~~ sur une
colline boisée qui domine la rivière et son bief écumant, ^{parmi} ~~sur~~ des
hêtres très élancés, aux troncs verdâtres. Les sentiers et la terre sous
les feuilles mortes ne sont pas encore secs et la même forte
humidité en émane. Juste dessous, un grand pré avec des vaches
blanches et noires couchées en grappe, des champs d'avoine

mieux
25
du côté de la rivière. Un peu partout des blés robustes, ~~très~~ ronds
gauchants. Un pays saint et fort, ce coin du Duxifengham. - Mais
rien ne vaut le long soleil déclinant sur l'herbe et les tombes,
autour de St Giles.

28-29. Restés à Oxford. Trois visites à l'Ashmolean, en particul.
aux sections archéolog. Très belles fins de journées sur le jardin;
les abeilles viennent boire au bassin des oiseaux.

30. Dimanche de pluie. ~~Le ciel se couvre et il y a une pluie de~~
~~sorte de pluie~~ (à travers la ville: Isaac's Coll., dont la style
classique, sans surcharge dans les cours, change du perpétuel go-
thique; la chapelle, en revanche, souffre de la comparaison. St.
Edmund's Hall: petit quadrangle, aux fenêtres fleuries, intime,
un peu noir. Enfin Magdalen: chapelle un peu trop travaillée, et
à l'occasion par des mains modernes, mais un cloître délicieux,
dans sa sobriété, avec une tour d'entrée à laquelle il manque peu
pour être grande. Le Hall ne peut rivaliser avec celui de Christ-
church. Jardins remarquables, tant par leurs fleurs que leurs
arbres immenses, leur bras de rivière, leur bande de ceps, si
amicaux. - Autre sortie le soir, par des ruelles ou des rues désertes,
entre les murs des collèges, dans le parfum des tilleuls et des
glycines.

31. Voyage à Stratford. Le ciel est encore chargé après une nuit
de pluie violente, mais la nuit une petite averse ~~seulement~~ aux
abords de Chipping Norton, tout se borne à des nuages, d'abord
très sombres, puis de plus en plus allégés. Région de collines assez

78
fortes, que garnissent de belles moissons, très ronds par en-
drants, et que l'on commence même à faucher. Beaucoup de toits
de chaume aussi, tous en bien entretenus, sans ces mousses et
des herbes que l'on voyait en France, dans mon enfance, sur les
toits de ce genre.

En débouchant sur Stratford, à travers une plaine qui em-
pêche les larges aperçus, on voit d'abord le théâtre, masse

29
de briques de style incertain, mais qui possède une agréable terras-
se au dessus de la rivière, face à des saules et des prés; une
armada de cygnes en belle ordonnance passe avec majesté. -
A l'église tout d'abord: une allée de tilleuls très épaisse, presque
noire sous le ciel encore incertain, forme ^{comme} une galerie ~~de~~ déjà
sacrée, humide et glissante; plus souterraine que le sanctuaire
lui-même, qui est clair et haut dressé. Le chœur, avec ses stalles,
~~est~~ mériterait par lui-même une visite. Mais son vrai centre est
la pierre tombale de Shakespeare, dont la nudité ~~mes~~ est plus
expressive que tout monument. C'est vraiment une place pour un
poète. Invisible, effacé, partout présent, plus visité que bien
des saints dans leur sépulture, et, à sa manière, aussi avancé
que bien d'autres sur les voies ouvertes à l'homme. Ce fut un
homme de cette paroisse; enfant, il fut baptisé sur ces fonts brisés
que l'on montre encore; à sa naissance et à sa mort son nom fut
porté en courtes lettres gothiques sur ce grand registre; vieil-
lard, il s'est ici préparé à sa fin. Nulle part, dans cette ville, il
n'est plus sensible.

La maison est mieux arrangée qu'au temps où je la visitai
pour la première fois. Elle est pleine d'intérêt, par ses documents,
par elle-même, par son jardin. Mais, après tout, qui nous assure
que Shakespeare est né dans cette pièce plutôt que dans une
autre et que ce pupitre fut le sien? Il y a trop de lumière main-
tenant; trop d'air, trop d'intrus; nous en sommes nous-mêmes -
tandis que l'église est une maison commune. L'intelligence est
séchée; mais la communion intérieure ne se produit pas.

Elle serait plus proche peut-être au cottage d'une Hath-
way, resté vraiment campagnard, avec son clos et ses pommiers
par derrière. C'était Plinage qui m'était restée la plus vivante
de mon premier voyage. Le jardin s'éclate de fleurs et d'abeilles;
de hauts chardons, architecturaux, tels que je n'en avais jamais

meilleure vêtue. Le village lui-même conserve encore, un peu plus loin d'autres
antiques maisons et des toits de chaume ~~moins~~ somptueux, pres-
que argentés. On croirait que l'on va pouvoir ici feuilleter le temps
à l'envers. Peut-être après tout n'est-ce qu'un sens qui nous man-
que?

À côté, le reste des souvenirs shakespeare. parait pauvre: le musée
et les fondations de sa maison, avec un autre jardin, encore ado-
rable (on n'a jamais fini la louange des jardins anglais), ou
même la "Grammar School" où il aurait appris "son peu de latin
et son grec plus menu encore", maison, je suppose, il a eu
déjà ses instants de contemplation.

Le soleil s'est vraiment installé, glorieux, et la foule grouille
sur les bords de la rivière, accourue avec les vacances, de Birmin-
gham et de Coventry, peu bruyante en somme, mais flasque et
terne.

Le retour est agréable, malgré la fatigue, à cause de la
lumière du soir, si "posée", et des petits lapins qui sortent par
dizaines pour prendre le frais et qui se pournoient dans les
prés.

1er août. Repas, musée, du soleil encore.

2 août. Nuages, des averses. À la nouvelle et à l'ancienne Bodleian.
Coutés sortas de livres précieux et de mss (dont le fameux mss.
de la Chanson de Roland, un peu jaie, mais encore bien lisible,
à majuscules rouges), autographes, souvenirs de Shelley. Les
anciennes salles, avec leurs plafonds sculptés, leurs peintres,
leurs fenêtres à petits carreaux, forment à tout ce passé un
entourage de siècles à peine moins vénérable. La cour inté-
rieure, malgré son mélange de styles, a une allure unique.

3 août. D'Oxford à Cambridge par le train, dans la matinée.
Un train peu pressé, qui s'arrête longuement à Blatchley, pour
regarder passer les grands express. D'abord des plaines her-
beuses, des saules sur des rivières immobiles obstruées

de joncs. Après Blatchley on remonte une vallée où se ² ³ que-
cident, de Bourgade en Bourgade, les briquetteries: leurs che-
minées, par vingtaines, forment l'unique relief du paysage;
les foyers s'alignent ~~en~~ en longs bâtiments, au bord de la
voie; tout y est net et semble marcher sans la main de l'hom-
me. Les carrières trouvent le sol ~~de~~ en grandes décaupures mé-
caniques; lorsqu'elles sont abandonnées, leur fond se remplit
d'eau et la végétation les reconquiert, pauvre encore: air de rui-
nes où les fouilles auraient été délaissées par une civilisation
morte - morte sur mort. Après Bodford, collines de gros sable
(du grès effrité sans doute) avec des bois de pins, assombris
par les nuages.

4 août. Après la soirée de migraine qui a terminé la journée
précédente, j'apprécie encore plus la très fraîche lumière du
matin, la plus pure que nous ayons eue encore en Angleterre.
Les rues sont encore presque vides à neuf heures et, de toute
façon, le tumulte est ici moins grand qu'au centre d'Oxford.
Nous entrons à King's College, où la porte abrite des mids
d'huisselles en pleine activité. Un gros merle viendra tout
à l'heure sur la pelouse, tout près des passants. Des étudiants
sortent de leur réfectoire emportant leur confiture ou ~~leur~~ leur
beurre. Derrière ~~la~~, nous arrivons au pont sur la rivière, d'où
la rue s'étend plus loin sur le fond d'autres collèges. Grands
arbres, air léger, pais - l'oeil sur la plus ancienne cour
de Corpus Christi, la première qui donne vraiment l'impression
d'une antiquité sans ~~retouches~~ retouches. Une inscription y rap-
pelle Darwin et Fletcher. - University Press: que de travail
dans toutes les branches de l'activité intellectuelle! - Visite
trop rapide au Fitz-William M., dont les collections de peintures
sont bien plus riches que celle d'Oxford. De bonnes pièces re-
présentent presque toutes les écoles, même l'Espagne, avec

mieux vêtus, on les voit dans les rues.
deux belazques très représentatifs d'un de la vie populaire,
l'autre de la maîtrise du peintre dans les noirs. Un peu François
Hals d'une liberté merveilleuse à côté d'un Rembrandt somp-
tueux. Et combien de gravures (du même en particulier), de des-
sins, de manuscrits enluminés, de manuscrits ~~de~~ d'auteurs
modernes, sans compter la salle des armures et des collections
archéologiques, moins riches, elles, que celles de l'Ashmolean.
- Chapelle de King's College; malgré les échafaudages qui en
encombrent ~~le~~ le milieu, l'œil en suit aisément l'élan, si
naturel, si réellement monumental - de tous les monuments
du XV^e s. anglais que nous ayons vus jusqu'ici le seul vrai-
ment "grand". - Par contraste, la petite église romane du St
Sepulchre, en rotonde obscure portée par des piliers massifs,
semble sortir du fond des âges et appartenir à une religion
différente, toute d'ombre. Elle a beaucoup d'âme.

Début de notre "tour" d'après-midi. Contrée de moissons
et de moissons encore, que l'on commence à abattre. Soleil,
lumière argentée qui n'est pas sans rappeler celle de la Con-
taine. Bourgades paysannes, et demi-urbaines en même
temps, plus "civilisées" que nos sous-préfectures rurales.
Et Huntingdon nous passons l'Ouse, rivière très pleine
mais si tranquille qu'on la croirait incapable de déborder.
C'est ce pays respire une telle placidité que l'on a peine à
croire qu'il ait donné le jour à Cromwell. Arrêt à Stam-
ford, dans une vieille auberge en retrait de la route, au fond
d'une cour, et dont la salle haute est traversée de longues
poutres. Trois vieilles églises au moins, quelques traces d'un
plus vieux château, à peine sensibles. Le terrain devient
plus ondulé et plus boisé dans le Lincolnshire; la descente
sur Grantham donne une vue plongeante sur la ville ~~qui~~
dont les briques rougeaient dans la lumière du soir. C'est
d'ailleurs son plus bel aspect, car, de près, à part le clocher

très fin de St Wulfram, elle contient surtout d'assez ~~graves~~
laidis quartiers industriels. L'Angel H. n'a gardé du XV^e s. que
sa façade ou, du moins, ~~il~~ a tout à fait caché l'intérieur sous
des aménagements nouveaux. On devine pourtant les fenêtres
anciennes à l'intérieur de la grande salle - aujourd'hui salle
à manger - où Richard III a signé l'exécution de Buckin-
gham. Les heures sanglantes de l'histoire anglaise ne sont
pas arrivées à rendre sinistre le visage des lieux.

5 août. La chaleur de la veille a fait sortir la brume qui
empêche toute échappée lointaine au delà des moissons. Il
faut d'ailleurs profiter des heures où les routes ne sont pas
trop encombrées pour rouler vite. Newark, à l'entrée du Not-
tinghamshire, présente, à gauche, au dessus de la rivière,
les ruines encore importantes d'un château du XII^e s.

Les routes deviennent plus sinueuses dans le Yorkshire
et les prairies plus nombreuses. Mais avant de rencontrer les
parties les plus agréables, la région de Doncaster présente
ses mines et ses usines. Les mines, avec leurs collines de dé-
bris pointues, donnent un faux aspect volcanique au paysage.
La nature, toujours au travail, commence déjà à reconqué-
rir leurs pentes. Des herbes dures, des fougères, croissent sur
cette terre ~~si~~ noire, ~~et~~ ajoutant la mélancolie des lan-
des à celle de l'effort humain. Car celui-ci n'évoque ni la
joie ni même la force. Seule une grande flamme de haut
fourneau (sans doute), qui s'élève au sommet d'une colline,
affirme une puissance. Le reste n'est que grands murs,
toits déserts, fumées. La ville de Doncaster, dans son rouge
troupe de noir, ouvre ~~les~~ perspectives de rues où la même
maison se répète jusqu'à l'horizon qui caractérisent les
cités industrielles. Enfan de monotonie et de découragement
que n'ont pas prévu les poètes et les visionnaires; il fallait
être aussi peu artiste que possible, en effet, pour ~~le~~ ^{l'}inventer.

Enfer pour l'ère des foules, sans autres démons que le plus plat de nous-mêmes. Pourtant, sans transition, les prés recommencent au bord même des dernières maisons et s'encastrent, s'incurvent à la ville, de plus près qu'en France, il me semble. La campagne recommence; un troupeau de montons se répand sur la route et l'obstrue, comme dans nos "bleds", plus silencieux seulement, modèle sur les foules humaines.

York, au premier abord, donne la même impression fumeuse. Du pont sur l'Ouse, par lequel on monte à la vieille ville, un fond de gare, d'usines, de pont métallique enveloppés de suie, constitue à gauche un horizon sinistre, que n'améliore pas beaucoup la ligne des remparts anciens, peu élevés, et, par contraste, trop blancs pour paraître supporter des siècles. Et droite, avec un vieux ~~le~~ bâtiment au bord de l'eau, l'apparence est un peu meilleure. En réalité, malgré de belles portes ~~médievales~~ d'enceinte, malgré les ruines médiévales, trop noires celles-là (noires de charbon) qu'entoure un jardin public, la ville serait peu de chose sans la cathédrale. Bien qu'il faille la visiter dans une bousculade presque continue, on ~~elle~~ ne peut se refuser à sa grandeur, qui en fait, dans ses proportions et son élan, l'égale de nos grandes églises. Ses nuances diverses de l'ogival, du plus sobre à l'orné et au perpendiculaire, ~~se~~ s'unissent sans effort, se complètent, des absides déjà larges comme des nefs ordinaires, à la grande nef et au chœur. La clôture de celui-ci ne coupe pas la montée, grâce sans doute à cette merveilleuse lanterne centrale qui pousse en plein ciel, comme prête à s'ouvrir sur ~~le~~ l'immatériel. Les vitraux démontés pendant la guerre n'ont pas été encore tous remplacés et il circule beaucoup de lumière claire dans les hauteurs; ceux qui ont été remplacés, surtout les plus anciens, forment d'ail-

leurs des harmonies aux quelles il ne manque qu'un coup de soleil pour les éveiller tout à fait. Toutefois, par rapport à nos cathédrales, ~~les~~ ~~sculptures~~ la décoration sculpturale manque d'abondance et de grâce. Les nombreuses tombes d'archevêques, tout autour du chœur, n'y suppléent point. Au fait, y-a-t-il en en Angleterre une école d'"imagiers" comparable aux nôtres? Est-ce faute d'habitude et d'étude, mais il ne semble pas non plus, à voir les églises de campagne, que des écoles régionales y montrent des caractères aussi tranchés que chez nous?

Il faut repartir trop vite. Le ciel d'après-midi s'est appesanti. Vers Thirsk, de hautes collines se dessinent à droite, les premières qui méritent vraiment ce nom. Dans le comté de Durham, le paysage plus vert, plus peuplé de troupeaux, paraît plus riant, peut-être parce que le ciel s'allège à son tour. Mais on traverse encore d'affreuses localités industrielles, Darlington en particulier, où grouille une foule du samedi vraiment accablante, partout répandue, partout ternie, sans une note de vraie couleur, sans un visage ou un corps vraiment beaux. Des rangées ~~de~~ d'hommes en casquettes, sans regard, assis sur des bancs où pas une place n'est vide, bordent la rue principale et s'enivrent sans bouger de mouvement et du bruit. Pour achever la dérision de ce spectacle, j'ai le temps de lire sur un "pub" le nom du tenancier: Joe Hipling. Nous sommes obligés de laisser à droite Durham, dont la cathédrale et le château ne resteront que des silhouettes, très belles d'ailleurs, dans un site imposant, au dessus de la vallée de la Wear.

Le paysage minier recommence à Chester-le-Street et bientôt, à Gateshead, c'est l'agglomération de Newcastle et de la vallée de la Tyne. Au-dessus du pont, c'est un ensemble frappant, presque imposant, malgré son absence de beauté.

La ville elle-même semble ne contenir que des monuments modernes, ce qui, pour le siècle dernier et le début de celui-ci, signifie une sorte d'ennui solennel sans grandeur, même si les dimensions sont considérables. Mais l'activité est fourmillante. La foule s'entasse autour des autobus (à "gateshead", une Hindoue en costume national, toute perdue là, comme une bénédiction parmi les ronces et les rocs) et aux portes des cinémas. Plus loin, quand on descend la rivière, le paysage s'aère; on passe quelques usines neuves, blanches ou roses, d'un dessin agréable, au milieu de pelouses. Enfin, on débouche sur la mer du Nord (que je n'avais pas revue depuis Dunkerque), toujours grise et "bouchée" à l'horizon.

Whitley Bay respire, en ces fins de semaine, les populations en vacance des villes voisines (tout comme Malo-les-Bains). La foule est considérable, le soir, tant sur les promenades qui dominent la plage, les escaliers de la falaise, que sur le bord de la mer lui-même. Tous les âges s'y mêlent sans que la jeunesse elle-même parvienne à avoir l'air jeune. Tous ces gens, puis-
qu'ils sont venus là, doivent avoir quelque plaisir à respirer l'air marin, d'ailleurs vif, et à se promener; mais il n'y paraît guère, sauf chez les enfants. Ne peuvent-ils plus ressentir de joie ou n'ont-ils ^{pas} plus le montrer? Le soleil finissant s'absorbe dans la brume et peint de touches rougeâtres la grisaille marine - effet délicat, mais fugace.

6 août. Du matin, vers neuf heures, la plage est encore presque décente et le soleil s'y risque. Rien calme sur un sable un peu gris, à consistance de sel très fin. Il est difficile de fixer la nuance du flot: du vert pâle délavé dans du gris, sans doute, jusqu'à un horizon indistinct que l'on sépare mal du ciel. Mais bientôt c'est la foule des êtres humains sur la plage qu'il deviendra impossible de saisir. Surtout des citadins,

dans leurs vêtements de ville sans formes et sans couleurs. Peu de baigneurs en dehors des enfants; ^{chaus} trépi blanches ou trépi roses. Heureusement il reste les monnettes et leur cri. - Dans une des rues qui descendent à la plage l'Armée du Salut s'est formée en cercle: il y a une fanfare, venue d'une ville voisine et constituée surtout de jeunes gens, dont plusieurs causent et rient pendant l'allocution classique du pêcheur converti à la jéré divine. Peu d'auditeurs, à part des enfants. Musique, d'ailleurs bonne, prière, puis défilé. En rangs, le groupe remonte la rue en jouant de tous ses instruments, entre progressivement dans la demi-obscurité qui se répand sous le jour à mesure que le ciel se couvre, et il se perd au tournant ~~comme~~ comme s'il entrait dans un autre monde - Hélas, au tournant que nous parcourons un peu plus tard, il n'y a encore que d'autres maisons à jardins que mord de plus en plus une lumière acide, d'un froid métallique, des églises sans appel, des magasins sans grâce.

A nous sortons enfin de ce lieu par des bougedes encore industrielles: mines, chantiers navals, rues uniformes, rouges et noires, ouvertes un instant en enfilade et remplacées par d'autres encore pareilles. Un univers d'êtres et de lieux interchangeable. Mais, très vite, c'est la campagne de nouveau, assez ondulée; la végétation y est plus sombre. Alnwick a conservé le très beau château fort des ducs de Northumberland, dont l'entrée porte, entre ses créneaux, des guerriers de bronze d'un curieux effet; l'enceinte se poursuit longuement sur un ~~espace~~ glais naturel; claire dans le soleil revenu, un peu basse à notre goût - mais les "raidiers" de la frontière n'étaient pas de grands poliorcètes!

Le pays a changé tout à fait de caractère. Les maisons de pierre redevenant dominantes. Les prés l'emportant sur les moissons, avoines ou orges surtout, qui n'ont point achevé de mûrir.

Les joies viennent juste d'être achevés et, comme nous allons le voir en Écosse, on les dispose en tas bien égaux, sur une seule file, au milieu du pré, ~~à l'écart~~ comme pour un jeu de saute-mouton. Les premières vaches noires, toutes noires, commencent à apparaître dans les troupeaux; les moutons semblent d'une race plus courte, avec une petite tête.

Bientôt ~~après~~ la mer se découvre: une côte très plate, sablonneuse, où les limites de la terre et de l'eau apparaissent mal; un premier plan d'herbages descend vers ce fond et du sein même de la mer ou des lagunes se dressent sur une motte un château. fort, très distinct malgré l'éloignement, dans une position de légende. Aux deux extrémités de cette baie en croissant, les îles Fanna (des îlots) et Holy Island, à peine discernables de la terre, à cause de la marée basse peut-être. Sous le soleil l'ensemble est fascinant par son vide et son ampleur. Ce fut une terre d'ermite et elle semble appeler à nouveau un foyer spirituel. On aimerait y fixer au moins quelques semaines de méditation.

À Berwick-on-Tweed, c'est encore un peu l'Angleterre, mais déjà beaucoup l'Écosse. La ville a des maisons de pierre noire qui paraissent spécialement austères ce dimanche. Les rues sont presque vides. Le ciel s'est duncé de nouveau et la lumière semble refléchie par un acier poli; on imagine qu'elle est la même dans les contrées scandinaves qui nous font face. Du vieux pont, noir aussi, on ne voit point la mer, mais elle a fiord ses algues sur les piles et les moutons ~~se~~ partagent la rivière avec les cygnes: l'un ~~des~~ deux enfile d'une trompette rauque. Deux ponts plus modernes limitent la rue en amont. Il y a des escaliers sombres qui descendent du premier rempart sur la rue et des rues escarpées, en sens inverse, qui ~~se~~ pénètrent ~~dans~~ le

rempart. Le Relief de gravure à dominante noire. Une plaque commémore sur un hôtel le passage de Dickens qui y donna une conférence; les habitants ont-ils eu depuis l'occasion de riez?

Quelques fines gouttes de pluie ont libéré le ciel et le soleil nous accueille à la frontière. Le toll. house est abandonné et à demi effondré à l'intérieur. Mais je traverse avec joie la ligne imaginaire, bien que rien ne change dans l'aspect du monde ~~à~~ et endroit exact. C'est un rêve de mon jeune âge qui s'accomplit, j'ai commencé à lire W. Scott entre 10 et 11 ans, je pense, à Lyon, dans cette vieille traduction de Defaucompret, que mon parrain possédait ~~en~~ en entier, ou presque. J'ai vécu avec ses personnages, surtout pour le prétendant, pris parti pour les Highlanders contre tous les gens des plaines, rêvé de pauvreté sauvage, de torrents et de rapines. Tout ce monde est mort, je le sais, et je ne m'attends pas à le retrouver, mais j'ai un vieux lien avec cette terre. De même j'ai souhaité de voir Grenade et j'y suis arrivé.

Quelques miles après la frontière, nous nous arrêtons dans un site dominant, près d'une lande de bruyères. La voici la bruyère d'Écosse, si fine, au milieu d'une herbe menue, ~~devenant~~ ~~un~~ ~~sorte~~ ~~de~~ ~~qui~~ ~~ne~~ ~~laisse~~ ~~passer~~ ~~que~~ ~~des~~ ~~sortes~~ ~~de~~ ~~chardons~~ ~~très~~ ~~denses~~. Un soleil presque chaud se mêle à un ~~air~~ vent frais. Un paysage rayonnant de plages et de falaises se livre en enfilade. Sur la plus proche de ces plages, dont le sable rebuit en teintes dorées, des baleines sont venues en troupe s'échouer ce printemps. Tout au fond, un roc très élevé qui sort de la mer marque l'embouchure du Firth of Forth. ~~Le~~ Le flot est moins gris, il y passe des reflets bleu sombre. Le paysage est plein d'accueil et l'homme, surtout quand il passe si vite, se sent débarrassé pour lui répondre.

32 Nous traversons quelques rivières très encaissées, dont le lit déborde d'arbres, laissons de côté Dunbar, apercevons le château de Hailes, lié à la mémoire de Marie Stuart, (une tour éventrée et un petit corps de logis au fond d'un vallon), puis, dans une contrée plus plate, remplie de prairies et de foins amassés, atteignons Gilmerton House, près du village d'Altholstaneford et de Haddington, le pays de Xnor.

C'est un manoir de la fin du XVI^es, auquel on parvient sous une allée de grands hêtres; des prairies viennent jusqu'à la grille pelouse de la façade et au jardin à la française d'un des côtés. Derrière, le parc retourne au sauvagerie et les lapins y courent, à peine timides. Pièces élevées, sinon très vastes. Le Music Room du premier étage est sans doute la plus belle. Le Salon Bleu que nous occupons s'ouvre sur le balcon de la façade, sur les prés et les arbres; la fraîcheur monte de la terrasse, celle du corps, mais aussi celle de l'esprit. Partout les portraits d'ancêtres, du XVI^es. à nos jours, se mêlent aux paysages romantiques; la période victorienne n'a pas trop sévi: sans doute les châtelains ont perdu alors le souci de l'art et n'ont pas essayé de se faire illusion. Malgré le caractère bien britannique du confort et du service, il y a quelque chose de la vieille demeure à la française, non seulement à cause de l'architecture.

Pendant le dîner un bag piper en costume commence à se faire entendre dans le jardin. Il se promène d'un pas lent, s'efforce sur sa musique, et soutient longtemps son effort. On a beau savoir que c'est un spectacle arrangé pour le visiteur, le paysage et le crépuscule aidant on se laisse porter par la son. Il recommence à plusieurs reprises, sur diverses faces du château, en particulier sur un petit pont ornemental et son escalier avec un naturel et une bonne grâce qui

laissent penser qu'il y prend beaucoup de plaisir.

33 Tâchons un coup d'œil sur les prés avant de partir; la rosée est épaisse, les lapins s'ébattent, l'herbe est haute.

Par des routes de campagne nous débouchons sur le Forth of Forth. Enq de brume au fond pour apercevoir la côte opposée; l'eau, très nacée, paraît presque dormante. Mais on la perd trop vite de vue. Toute cette région est très peuplée. Une mine de charbon dresse même son cône dans le paysage. De petites villes: Musselburgh et son pont sur une rivière presque vide, des terrains de golf, des banlieues. Des montagnes pointent à gauche, très proches, herbues jusqu'au sommet, dans cette teinte à la fois très verte et un peu dorée que prennent les prairies à l'approche de l'Ecosse - comme si elles contenaient une lumière intérieure. Et soudain ce gonflement de fumées, Edin- burgh, et ce débouché sur le panorama saisissant, si près qu'il soit, que l'on a d'entre les deux musées à la grecque sur la colline du Château et sur Princes Street. Les grandes lignes du paysage, je les avais vues souvent reproduites et en un sens, je les reconnaissais. Mais le Château, en défilé plat, et hors du temps, tient de l'irréel. Et surtout ce qui ne peut être senti d'avance, c'est l'atmosphère, cette grisaille du ciel, non seulement au loin, mais dans l'air même que l'on respire, on palpiera dans la lumière que palpe l'œil. Ici connaît la France ne peut manquer de penser à Lyon, mais par un temps d'automne avancé, non de plein été - et il n'y a pas l'éclaircie des deux fleuves: ce sont des fumées encore qui montent d'entre les ports.

Par North Bridge, en laissant de côté le pénible monument de W. Scott, nous gagnons High Street, que nous descendons pour continuer par Canongate. Les hautes maisons (dont le sommet se destine parfois à la flamande, en "escalier") avec leur étroite façade et, souvent, par derrière, au fond des cours, leurs escaliers en

Tournelles, ont l'allure plus continentale qu'insulaire. Leur patine
 plus noirâtre que grise, est trop invétérée, je pense, pour que rien
 puisse la modifier aujourd'hui. Elles ont pris une sorte d'ennui-
 te, celle d'un air délaissé surpeuplé où l'on s'ennuie. Les allées sont
 sales, la population pauvre, parfois misérable (c'est le seul endroit
 jusqu'ici où j'ai vu porter des vêtements déchirés). A pénétrer dans
 les "cloies" à la recherche d'un aspect pittoresque, j'ai l'impres-
 sion de parcourir à nouveau les quartiers Saint-Jean à Lyon et
 les premières pentes de Fourvière, comme je l'avais fait dans
 mon enfance avec mon père. Mais ici les maisons ~~sont~~ peut-être
~~encore~~ plus hautes, donnent encore davantage l'impression de
 puits d'où l'on est condamné à ne pas sortir. Tout y est pénétré
 de souvenirs historiques qui donnent certainement une vie d'une
 autre sorte à ce quartier pour les amateurs d'histoire locale. La
 maison de John Knox avec son avancé sur la rue, Moray House
 et sa porte à tournelles, le Colbooth de Canongate et l'église
 qui le suit ont chacun leur voix et leur sorte de beauté. Nous
 passons un moment à Huntly House, aujourd'hui musée muni-
 cipal, où ne manquent pas les documents d'histoire (parmi
 quelque fatras). ~~Il~~ Il faut choisir et s'arrêter surtout aux
 souvenirs littéraires, fussent-ils un peu puérils: W. Scott, Burns,
 l'acte de mariage de Shelley - sans négliger l'original du
 Covenant. Mais que la vie devait être plongée dans les ténèbres,
 même dans ces maisons aristocratiques, aux siècles où l'éclairage
 était si réduit!

Il faut reprendre, l'après-midi, les visites en troupe dans des monuments déjà ~~très~~ comblés. Et Giles a pourtant, même dans ces conditions, une ~~général~~ beauté sombre où le mystère ~~se~~ renaîtrait aisément; ~~elle~~ beau gothique, plus "continental" lui aussi dans les parties vraiment pures. Le palais de Hollywood,

dans sa partie palatiale, si l'on peut dire, celle qui est toujours habi-
 tée, manque de majesté et même de goût, malgré quelques tapisse-
 ries et quelques tableaux anciens, mais plutôt de second ordre. La
 partie historique ronderait être vue dans la solitude et la recueil-
 lement. Les appartements y sont étroits et obscurs (l'obscurité re-
 vient partout quand il s'agit de cette ville), les escaliers sont en-
 core ceux du Moyen-Âge, enfoncés dans les murs. Deux tours prêts
 pour la tragédie. Les passions, les haines surtout, devraient passer
~~avec facilité~~ atteindre des tensions insupportables dans un
 tel resserrement. Mais avec la foule qui ne laisse presque pas
 la place de passer, il est impossible de voir derrière les choses.
 On devine, derrière le palais, ^{des} beaux jardins et la présence
 pure de la montagne, cet Arthur ^{le} seigneur qui mérite en effet un
 nom de légende.

Vraiment malade, je dois laisser à regret la visite du Château et me contenter de jeter un coup d'œil sur la soncoplanade, d'où la ville unit ses ombres dans une sorte d'harmonie générale qu'il faudrait pouvoir détailler.

Au retour, quelques belles vagues sur le Firth, à des instants
 de soleil. Il pleut à côté, devant nous, mais la brume s'est levée,
 l'eau s'est animée, elle a des reflets bleu-sombre dans ses yeux,
 une force la remonte.

Saint - Il faut quitter Gilmerton H. au moment où nous com-
mençons à nous y sentir familiers, où nous avons lié amitié
avec les deux bassetts, les chevaux aux pâturages et les lapins.

Vous traversons le Sud de l'Ecosse, d'une mer à l'autre, à travers des suites de collines. D'abord les Lammermuir Hills, couvertes de bois de pins d'abord, qui, avec les prés voisins, rappellent, en moins ample, nos sommets du Massif Central. Plus loin les sommets se dénudent et ne gardent que leur herbe lumineuse ~~par~~ si picturale, où paissent les montons aux flancs

mi endrophore. Les cimes s'ordonnent en longs plis solitaires, où il ne manque que des brumes traînantes pour ravêtir l'aspect "osianique". Enfin des espaces vides, de l'ampleur, de la solitude sans sauvagerie. Les hautes herbes à fleurs roses qui, dans toute l'île, sont si abondantes à ce moment de l'année, se déploient un peu partout. Les bruyères sont plus rares. Dans une vallée, un champ de fleurs jaunes, d'une note éclatante.

Galas hieles, sur les bords de la Gala qui coule sur un fond de pierres en frémissant, a des usines de tissage, mais évite l'aspect industriel. Nous entrons, au hasard, dans une église catholique, ~~très~~ moderne, dont les statues banales font un triste effet quand on songe aux intérieurs plus dégagés des églises anglicanes; l'"idolâtrie" n'est supportable qu'auprès d'œuvres pieuses, sinon de chefs-d'œuvre. Selkirk, Hawick et la vallée de la Carriot nous conduisent, par de petites bourgades et des fonds réservés à de nouvelles pâtures sur les cimes, un peu mélancoliques dans leur uniformité. Les troupeaux ont pris parfois, dans leurs bains, une teinte ambrée. Ils sont laissés en liberté même quand les prés ne sont pas enclos. On lit simplement: "route sans clôtures, attention aux moutons", et les animaux se rangent d'eux-mêmes. Arrêt à Langholm, dans la vallée de l'Loch, très bordée d'arbres et qui donne de riants aspects à la sortie de la ville. Avec sa pierre grise, celle-ci, comme toute la région, a un aspect un peu sévère, mais non pas morose. Comme tant d'autres petites localités de Grande-Bretagne, elle a sa bibliothèque, due à des donateurs locaux. Nous suivons la rivière jusqu'à Longtown, première ville anglaise, à travers des paysages de bois et d'eau vive, luisante sur les pierres sombres, qui sont encore pleins de charme.

Un crochet nous ramène à la frontière à Galna Green.

Belle exemple de stupidité humaine exploitée que cette mesure du forgeron. Une pluie faible a commencé, un peu tiède; les fonds des prés s'embrument ~~sous~~, ils sont très doux, comme l'air lui-même, chargé de brée marine. Les troupeaux aussi sont en guise. Dernière vue de l'Écosse, ~~embrée~~, comme pour la foire se dissoudre dans l'irréel.

La laideur recommence avec Carlisle; la brume reprend la dessus, et la monotonie des maisons. N'étaient les montagnes qui apparaissent bientôt à droite, cette région serait insignifiante. La pluie paraît s'accroître et c'est sous un ciel menaçant que nous débouillons, presque sans transition, sur le lac d'Ullswater. Nous nous arrêtons sur sa rive, parmi des rafales de vent qui conviennent à un paysage romantique. Avec les arbres et les prés qui avancent jusqu'au bord de l'eau, les découpures de la rive, l'escarpement d'en face qui paraît plus désert, c'est le type même du lieu sauvage pour pays civilisé. Beau certainement, mais sans puissance sinistre, même sous les nuages serrés. La pluie qui vient bientôt adoucit les fonds ou les voiles; mais elle ne fait pas sentir l'effroi de la nature brute. Nous commençons à nous élever, passons le petit lac carré de Brothers Water dans un fond dénudé, et, sous une pluie de plus en plus forte, montons le col de Kirkstane. Le temps sévère convient à cette route plus réellement montagnarde. Les éboules de pierre noire luisent sous les eaux, de petits torrents dévalent sans grandes cascades, ~~mais~~ pressés mais paisibles. La descente est belle, bien que l'on aperçoive difficilement, loin, comme une flaque, le lac de Windermere. La vallée est formée de pâturages à moutons, séparés par de petits murs de pierre sèche, qui montent tout droits, noirs eux aussi, jusqu'à la crête et, dans les herbages trempés, ressortent avec une netteté ~~végétale~~ voyante. Mais sur les bords mêmes

de Wonderment, la vie humaine reprend, très dense. L'averse s'est calmée un moment. De notre chambre, nous avons deux fenêtres qui donnent sur le lac, dans sa longueur; vers la gauche il se replie un peu vers sa grande île, à peine sombre, tout de suite détendue. Mais la pluie revient avec plus de force et, le crépuscule aidant, comble bientôt tout l'horizon; ~~il faut~~ c'est sans doute le moment où il faudrait pouvoir aller sad par la montagne, dans le froid qui ~~conserve~~ purifie.

J'ai écrit. La pluie a séri longtemps dans la nuit, puis le soleil l'a gagnée elle aussi. Le jour commence dans un rayonnement lave et reposé. Le lac fleurit dans sa vallée. Nous avons tout juste le temps de descendre jusqu'au bord, par un chemin rapide entre les jardins et les maisons, et de nous avancer sur la petite jetée de planches. L'île est en face de nous et forme une seule masse de verdure; l'eau n'a qu'un petit frisson à fleur de peau. L'air a une vraie saveur, de matin et de renouveau. Ce n'est d'ailleurs qu'un instant. Des nuages passent par-dessus la montagne, le fond se couvre d'une légère averse. Les eaux passent par toutes les nuances et les nuances de l'étain, du sombre au clair.

La route s'en éloigne très vite, mais le paysage jusqu'à New dal reste très plaisant. Les bosquets, les prés, les vallons se groupent en parcs naturels; ~~et~~ le soleil revenu les remplit de grâce et de distinction. Les arbres ont un port et une ampleur de monarches. Nous descendons ~~jusqu'à~~ une rivière rapide, qui court devant nous, forte et légère.

Le contraste est grand avec la Lancashire. Le début est encore rustique. Carnforth, où nous nous arrêtons un instant, est une bourgade rurale surtout, assez laide; la population a changé de type et paraît plus lourde, plus grosse. Rien que Morecambe

Bay soit toute proche, la route n'en donne que de rares aperçus. En traversant la Lune, couverte de cygnes elle aussi (pourquoi n'y a-t-il plus de cygnes sur nos ~~lacs~~ ^{lacs}? elles en avaient au XVIII^e s.). "Et la Lune qui court toute blanche de cygnes": on aperçoit le château fort, bien conservé, flanqué d'une église, sur une hauteur que contourne la rivière. Mais la ville moderne ~~descend~~ retombe dans les laideurs habituelles.pire encore est Preston, cité de tissages, ou nouveau condense l'humain en boîtes alignées. Nous gagnons la côte par une très large route à plusieurs voies, une des plus vastes et des plus plates que nous ayons vues dans ce pays ~~où~~ le réseau ~~des~~ routier est remarquable. Southport offre d'immenses plages (en partie dangereuses pour les sables mouvants), mais dont la mer s'est si bien retirée qu'on l'aperçoit à peine. Des torrents humains s'y déversent des villes voisines, comme à Blackpool sa rivale, dont on aperçoit au loin la tour métallique. Malgré un effort pour dessiner des jardins tout le "front de mer" est obstrué par l'amas crémeux de carins, de parcs d'amusement où la grande roue tourne avec la régularité des renaissances auprès du samsara et chaque d'un premier railway. Une énorme Victoria de bronze, en manteau royal, ample comme une truve pleine, couche sur le globe qu'elle tient dans sa main gauche et préside fermement à ces réjouissances. Toute intarissable, aussi tenace qu'à Witley Bay; mais il s'y glisse quelques figures d'hommes un peu inquiétants, comme je n'en ai pas encore vus ~~deux~~ en Angleterre. Les vêtements contrastent avec le soleil, qui, entre de petits grains vite emportés par une brise marine violente, ~~seul~~ prend un vilain plaisir à s'ébattre.

Jusqu'à l'agglomération de Liverpool, les lieux habités se succèdent presque sans interruption. Pourtant, dans les espaces

de vraie campagne, on recommence à apercevoir des toits de char-
me, dont il semble que ce soit l'extrême limite vers le Nord (en
Écosse, l'ardoise abonde et s'harmonise avec les pierres sombres
des maisons). Avec Dootle commencent les docks, en même temps
que la grande ville se déroule dans une profusion de fumée, de
dochers, avec un dôme ^(aussi) en manière de Panthéon. Les ~~navires~~
hangars se succèdent sans discontinuité et ne laissent guère
apercevoir, outre la meute des grues au travail, que les mâts
de navires ~~sur~~ pressés. L'ensemble est impressionnant,
malgré la laideur, elle aussi continue, des quartiers avoisinants
où des vides montrent encore la place de maisons détruites. On
s'écartera le cœur de la ville par le tunnel sous la Mersey. Si l'en-
trée en paraît presque dérobée, on peut dire que l'intérieur,
avec ses pistes luisantes et son éclairage dissimulé dans les
parois, a une beauté lisse et nette de machine bien huilée,
et l'on se sent saisi par elle sans effroi. À Birkenhead, sur
l'autre rive, les docks et les chantiers recommencent, mais
plus aérés à mesure que l'on remonte la vallée, et les auto-
bus bleu-ciel mettent une fantaisie inattendue dans le
paysage.

Arrêt à Chester. La cathédrale et les restes du monas-
tère qui l'accompagnaient sont construits dans une pierre
rougeâtre qui passerait facilement, de loin, pour de la brique.
L'ensemble est intéressant, mais, après York, ne peut point pas-
ser pour monumental - et il est aussi trop fréquenté. Les vieil-
les maisons abondent tout autour et ne sont pas rares plus
loin, au hasard des rues. Elles forment, au centre, une série
de galeries couvertes, à la hauteur d'un premier étage, les
Raws, qui sont célèbres. Pourtant, est-ce leur adaptation au com-
merce moderne, le trafic grandant, les bois bien repeints ? L'im-

pression d'ensemble n'est pas vraiment d'anachisme. Peut-être
aussi sont-elles trop serrées pour que l'on puisse les apprécier ? En
descendant au vieux pont sur la Dee, une auberge ancienne, plus
isolée, se détache mieux. Le pont lui-même manque de caractère.
La rivière est large pourtant et une partie cascade en écumant
à côté d'un bief. Lygones.

Dans la campagne retrouvée, les moissons de nouveau, et
des haies pleines de fougères. Shrewsbury, où un hôtel ancien
nous reçoit pour la nuit à l'enseigne du Corbeau, d'annon-
ce par son château du X^e s, en pierre rougeâtre, lui aussi, par
lequel il faut passer. Une aube à la fin du jour, quand les
rues se sont vidées, la ville a plus de charme ancien que Ches-
ter, si elle ne présente pas un ensemble aussi continu de
vieilles demeures. Surtout, la plupart ~~de ces maisons~~ ne ca-
chent pas leur âge et se serrent de autour de rues plus étroites.
Les églises semblent de valeur secondaire, mais il y a un Market
Hall intéressant, derrière la statue de Clive. L'antique école à
inscription grecque, qui fait pendant au château, est un bon
morceau de Renaissance, et un Darwin de bronze veille à
son entrée pour relier les siècles et les savoirs. Des corbeilles
de fleurs (quelques-unes, une roseuse municipale soigne
tous les matins) pendent aux façades. Fraîcheur, élégance,
civilisation.

11 août. Pays accidenté, surtout autour de Much Wenlock, avec
des collines et des bois, des vallées très creuses comme à Bridg-
north celle de la Severn. Arrêt à Droitwich Spa, qui ne présente
pas grand intérêt. L'église où nous entrons nous offre, curieuse-
ment, une inscription funéraire en mémoire d'un officier de
marine qui alla au Maroc, au XVIII^e s, racheter des esclaves
anglais. À Evesham nous retrouvons l'Avon et, bientôt,
les Cotswolds. Broadway présente une rue ininterrompue

de vieilles maisons, dont la pierre a une délicieuse patine, déjà ensoleillée par elle-même. Une forte montée, à travers les bois, amène sur le sommet du pli et découvre une rue très large sur la plaine que nous avons parcourue, toute marquée de moissons et de prairies, pleine de lumière et de chaleur, car le jour est très beau et "méridional". Moreton-in-the-March donne un ensemble moins complet que Broadway, mais encore très agréable, avec un Market-Hall élégant. On comprend que cette région attire les Anglais du centre et du nord ~~ensemble~~ par quelque un caractère en quelque sorte "exotique", très humain aussi, d'un raffinement rustique tout à fait destiné à leur aller au cœur. Les villes ouvrières marquent un recul de civilisation qui n'est pas à l'honneur du XIX^e siècle.

Avec Chipping Norton nous nous retrouvons sur la route d'Oxford à Stratford et bientôt nous sommes de retour, au calme et au silence.

13 août - Evening Prayers à Christchurch, à 6 heures. La fin de la journée est très belle, la lumière circule ~~dessus~~ très haut sous les voûtes et permet de goûter les arcades romanes. L'office est presque identique aux vêpres catholiques et la psalmodie n'en est pas loin non plus. Les psaumes parlent plus directement à l'âme que la théologie de la messe, en termes qui s'adressent à tous. Si rien, chez les officiants, ne sent l'inspiration profonde, du moins rien ne choque et n'empêche la sérénité de s'établir.

16 août. A un meeting de Quakers. Très peu de monde; personne ne sent l'inspiration de la parole - heureusement, peut-être. Le long moment de recueillement dans le silence est excellent, à condition que l'esprit sache sur quoi il se tait. Il faut qu'il soit profondément préparé pour tirer profit de cet exercice. L'est-il en général? A-t-il des méthodes de méditation? Il ne le sent

ble pas et ~~le~~ l'entraînement risque de n'avoir qu'une faible portée de l'effet possible - qui devrait être très grand.

17 août. Moments de pluie et de vrai froid. Au Pitt Rivers Museum, très intéressant, mais surchargé. - Coup d'œil sur St John's College et son jardin, qui donne un très bel effet de profondeur en pleine ville; des arbres somptueux.

18. Coup d'œil à Oriel et Corpus Christi. Visite plus poussée à Mer-ton, collège de Duns Scot, où frappe spécialement la chapelle (qui fut une véritable église, chœur et transept, sans nef) et dont les vitraux sont, de loin, les plus purs et les plus harmonieux d'Oxford. La Bibliothèque aussi, avec ~~ses~~ ses cloisons et ses bancs d'un autre âge, comme à l'ancienne Bodleian, forme un ensemble qui détache du présent. On s'attend mal à retrouver ~~un~~ ^{le} tumulte au bout de Chagpie Lane.

19. De beaux moments, cet après-midi, à New College, sur ^{la colline, puis} tout dans le jardin, le long des vieux remparts (vraiment vieux), tout au fond. Vie des arbres, soleil dormant sur les pelouses successives, carillons: quiescence inaccessible au temps, puisqu'il en faut toujours revenir à cette impression de troncée dans ~~le~~ l'actuel.

20. Dernier jour à Oxford. Un peu de pluie, beaucoup de nuages, un temps subitement radouci. La ville est vide et un peu morte comme tous les dimanches. Service à 11 h. à la Westflemish Memorial Church, sans originalité. Prédicateur lucide, mais sans chaleur, trop intellectuel. Il est amusant de l'entendre parler du sens de la beauté dans une église aussi platement laide.

21. Ciel bas, sans pluie, composé pour un départ. La ville, il est vrai, était devenue assez familière pour laisser l'impression d'un retour possible. Il semble que l'on quitte seulement la maison amie pour une absence de quelques semaines; les habi-

l'indes s'y reformeraient. On retrouverait les commerçants, le demi-fou qui circule dans le quartier avec sa barbe et son imperméable inamovible, le jeune chien qui joue, devant Saint Giles, à rattraper le morceau de bois qu'il se fait lancer par les personnes qui s'assoient sur les bancs.

Dernière attente à Gloucester Green, parmi les bus rouges et les cars. Dernière traversée de la ville, par "the High"; Magdalen et sa tour disent le dernier adieu aux voyageurs. Par une route que nous connaissons déjà nous rattrapons High Wycombe; c'est la partie la plus belle. Un peu après, c'est Beaconsfield et, sans attendre bien longtemps, on retrouve les paysages urbains: une barrière grise au bas du ciel, compacte comme un brouillard sans en avoir les franges incertaines, annonce la respiration de la capitale.

Traversée infinie du "greater London", étouffant de platitude malgré les espaces verts qui s'y intercalent. On plonge dans la ville par Hammersmith (dont le nom me rappelle une nouvelle de Kipling, assez cocasse et un peu pénible à la fois, si mon souvenir est exact), Chelsea où l'on touche un instant la Tamise, en perspective floue à force de grisaille dans le goût de Whistler pour aboutir près de Victoria. A mesure que l'on pénètre davantage vers l'est on voit se multiplier les ruines, qui sont loin d'être toutes abattues. En taxi, le long de Buckingham Palace, par le Mall, Trafalgar Square qui rejailit du fond de ma mémoire, Charing Cross, jus qu'à Lower Street. Des ruelles de maisons tout entières gisent ouvertes par le milieu, marquées encore des flammes et de ces marques ridicules que laissent les hasards des explosions: une baignoire juchée au dessus du vide et jaunie par les intempéries, un lambeau d'escalier qui ne même plus nulle part, un coin de mur peint.

22 août. Mélange de nuages et d'échappées bleues, du British Museum. Coup d'œil sur les librairies voisines, en attendant l'ouverture et la fin d'une averse courte mais violente. On répare encore de grands dommages de guerre au Musée et un des grands escaliers est tout hérissé d'échaffaudages métalliques. Assyriens et Egyptiens ont retrouvé leur place et, à travers, on gravissant de nouveaux autels marbres du Parthénon. Images des livres et souvenirs de mon ancienne visite se superposent de telle façon que je ne sais plus très bien ce que je dois aux uns et aux autres. A mesure que la lumière s'éclaircit, les reliefs s'accroissent de façon extraordinaire, en particulier sur les figures du fronton (les draperies des Deux Déeses vivent littéralement) et des métopes. La frise elle-même, surtout considérée avec un peu de recul, ~~se réveille~~ voit s'animer son grouillement de foule; les mutilations, si nombreuses quand on l'examine de près, n'arrêtent plus le regard. Mais cependant, quel plaisir de scruter dans le détail la palpitation des veines sur les flancs des chevaux ou les lignes des corps en mouvement, ~~comme~~ dans une intimité avec la pierre que seuls ont eue, dans l'antiquité, les sculpteurs eux-mêmes. Quelle différence de technique et d'esprit avec cette espèce de gravure sur pierre dans laquelle les Assyriens ont immobilisé leurs boucheries animales ou humaines! Et l'Egypte fournit encore un autre type d'expression, très "parlant", très humain aussi. Lorsque l'on connaît un peu le monde d'idées qu'il évoque. - En haut, nous ne pouvons jeter qu'un coup d'œil aux dessins et à une exposition chinoise (temps des Ming), où l'ellipse des formes est si fascinante.

Un arrêt à Russel Square, après le repas, sur les chaises longues, parmi les Londoniens qui se reposent. L'orchestre

des pompiers vient, sans prétention, dispenser une musique qui éteindrait n'importe quel incendie.

À Regent Park et au Zoo, par un temps un peu pesant, mais dont l'orage ne reste qu'une menace. Dans le parc, la partie la plus belle est celle des larges prairies, ouvertes sur des rideaux d'arbres, qui donnent l'illusion de la plaine campagnarde. Le Zoo serait riche d'enseignement et même, malgré les grilles, de beauté animale, s'il était possible d'en écarter la foule, qui n'est pas moins terrifiante, dans son grouillement sans couleur et son appétit mécanique de termites au pâturage, que bien des bêtes exposées. L'acharnement des grands singes, si pareils à nous dans leurs mains et dans ce que l'on peut appeler leur visage, et en même temps si différents. Quelle est cette barrière? À quelle fin s'est-elle soulevée? Quelle est la nôtre, dont nous n'avons pas conscience?

Retour du côté de Gloucester Gate, pour à travers un quartier autrefois élégant, aujourd'hui colonisé par les bureaux du Ministère de l'Agriculture, et qui tourne au sordide. Et derrière ces façades pompeuses, l'enfilade des "mews", sombre, désolée sans un élément de vie, toute préparée pour transporter dans la réalité un film de fuite sans issue.

Nous achevons la journée autour de Piccadilly Circus et dans Regent Street. Malgré la profusion des lumières, c'est plutôt ^(un beau quartier) ~~une grande ville~~ de province qu'une capitale.

23. Par Charing Cross jusqu'à la National Gallery; trop peu de salles anglaises, bien que l'on retrouve quelques uns des grands Turner. Une salle nouvelle, "climatisée", pour Léonard et La Vierge aux Rochers et Michel-Ange, dont l'unique toile frappée à la fois par sa force et par l'économie de ses moyens

pittoresque. - De l'entrée, à deux moments différents, deux visions très variées de Whitehall et du Parlement: dans une sorte de brée où s'agitaient les hautes silhouettes des bus écarlates, en rangs pressés comme une charge de cavalerie, vers un fond obscur; puis, sous une lumière plus franche, l'architecture des tours dessinée en reliefs légers, très aérienne, la première impression de véritable beauté qu'ait donnée cette cité.

Nous descendons à notre tour cette grande voie (un des rares endroits dont l'image m'était restée assez présente à l'esprit), sans oublier de faire un arrêt dans Downing Street, où stationne toujours un groupe de curieux devant ces murs où il se passe quelque chose. À Westminster Abbey, près de laquelle demeure encore un vaste bâtiment effondré, et dont une dépendance, à gauche, a souffert aussi des bombes. Ses ténèbres règnent sous les voûtes et même dans le cloître, mais elles contribuent au mystère religieux que n'arrivent à troubler tout à fait ni les visiteurs, ni la laideur ou l'emphasis de certains monuments funéraires. Le chœur et les chapelles royales, trop remplis de tombes et d'une architecture luxuriante, ont moins de pureté. Ses souvenirs qui éveillent les tombeaux ne peuvent toucher un étranger, même averti de l'histoire anglaise, comme un Britannique. Mais c'est un frappant spectacle que la trône du couronnement, avec sa pierre écossaise (reste d'un rite mégalithique?) et son bois où, à l'époque de la Révolution sans doute, des inconnus ont gravé leur nom.

Le Parlement a été frappé profondément et toute une partie est encore hérissée d'immenses échafaudages; la façade

d'une voisine porte de nombreuses balafres; il faudrait qu'on
les conserve, ne serait-ce que pour varier l'uniformité de la
façade. Un moment sur le pont: la brume a repris le fond;
le palais lui-même, pourtant si proche, est un peu voilé;
l'eau, très grise, complète cette harmonie délicate.

Et Oxford Circus, puis, par Oxford Str., à la recherche de
Davies Str. Là encore, comme partout où l'on passe à pied,
destructions sur destructions. Nouveaux bâtiments du Bri-
tish Council, agencés à l'intérieur avec une netteté de ruche.

Retour par Cavendish Square, Mortimer Str., par des quar-
tiers tout de suite offensants de laideur dès que l'on quitte
les abords des grandes rues.

Joinée entre Leicester Square et Picad. où les lumières et
les hommes confluent.

24 - Mélange de soleil et de petites averses qui donne quel-
ques très belles heures. Bond Street, qui, malgré ses bijoux,
n'a pas l'allure de notre rue de la Paix. Hanover Square,
plein d'oiseaux; le British Council y occupe une maison un
peu délabrée, où de vieux bureaux ouvrent leurs fenêtres sur
des perspectives de toits, de nuages effilochés, de fumées. Il a
aussi un immeuble plus luxueux dans la rue voisine, Han-
over Str., avec un petit théâtre d'excellent aspect. "Liberty",
dans Regent Str., le premier magasin qui ait vraiment son
style propre, sans équivalent chez nous.

L'après-midi à Aldwych, à la BBC, dans l'immense
Bush House, endommagée aussi par la guerre et où il faut se
glisser sous les échafaudages. Visite aux bureaux d'"English
by Radio", sans luxe, où s'alignent sur de simples étagères
les dossiers des émissions bien connues. Longue descente

aux studios souterrains, par un dédale de couloirs. Les pein-
tures sont plutôt fatiguées, mais partout on est au travail.
Le salon de thé du personnel ~~est~~ débordé d'animation; on y
reconnait des types ethniques les plus variés. L'avant-scène
de nations.

Retour par le Strand, qu'une pluie violente a rafraî-
chi, d'où l'on plonge parfois du regard sur une Tamise
bleuée. De la Nat. Gall., encore un autre aspect du Parla-
ment, plein de relief. Remontée par Charing Cross, avec un
arrêt dans cet abîme de livres qu'est Foyle.

Vent froid sorti du soir et d'une lune très ronde.

25 - Au seuil de la 'cité' veille déjà une ruine: le vaisseau
vide de St Clements Dane. Et droite on descend au Temple, dont
les ruelles sont brusquement déchirées, en plein milieu; tout
s'est ouvert jusqu'à la rivière. De belles parties sont encore
debout, dont l'abside ronde; mais ce sont des ruines très ébran-
lées, comme surprises du grand jour et par lui étourdies. De
l'autre côté de Fleet Street, les Inns of Court paraissent moins
ébranlés. Lincoln's Inn et ses jardins donnent, en pleine
ville, cet air de repos et de silence que le génie britannique
sait ouvrir un peu partout.

Par Holborn jusqu'à la Bank of England, à travers une
région terriblement ébranlée, où les vides se pressent surtout
autour de Saint Paul. Mais la Bank et le Stock Exchange
- tout ce qui symbolisait le capitalisme anglais aux yeux
de la propagande nazie - ont échappé au désastre. Le portier
de la Banque ~~se~~ porte encore un chapeau de Premier Consul
et les encaisseurs ~~ont~~ ^{conserveront} leur haut-de-forme et leur habit classique,
pour ajouter le défi des hommes à celui des pierres.

Retour à St Paul par Cheapside, à pied, ce qui permet de mieux mesurer, de chaque côté, les espaces dévastés, tantôt rasés, tantôt ouverts jusqu'au sous-sol. Les ^{coquilles} ~~coquilles~~ des églises, qui ont mieux résisté à l'incendie, ~~paraissent~~ paraissent naviguer sur cette mer encore mal calmée; mais, quand on les approche, on les trouve toutes disjointes, éparpillées aussi, comme St Mary le Bow échouée au bord de la rue. Du moins peut-on en saisir les lignes générales, apprécier les clochers à la Wren, et jamais sans doute l'on n'a pu saisir aussi bien la majesté de Saint-Paul, dont la puissance ne se saisit justement qu'en sautant sa masse d'un seul coup, surtout quand une atmosphère bleutée l'estompe. D'œil, par côté, grande œuvre, s'il ne lui manquait une grande façade.

Déjà vu derrière l'église. Petit arrêt dans le jardin voisin du Churchyard, le long d'une rue surpeuplée. L'intérieur de l'église est gâté par sa fausse richesse et par les monuments déclamatoires dont l'ont encombrée des siècles dépourvus de tout sens du sacré. Le mouvement de la coupole n'est que d'en passer incertain, ou la grille des galeries. Une aile du transept, en réparation, est d'ailleurs close. On se prend à regretter que la destruction ait à peu près épargné les abords immédiats et laisse l'église aussi enserrée sur trois côtés, la façade aussi perdue au fond d'un entonnoir. Et à quelques mètres, ~~St~~ St Peter & St Paul a été si nivelée qu'il faut le secours du plan pour s'assurer de son identité; une ou deux carcasses de maisons, tout au plus, s'y tiennent encore à peu près debout. Sur la dessus la végétation s'installe, avec ses grandes fleurs carminées si abondantes

dans les campagnes anglaises.

Après le dîner, descente par Haymarket jusqu'au Mall, qui ne manque pas d'agrément avec son sol rougeâtre, ses espaces, le parc voisin. Le palais de Buckingham se perd heureusement tout au fond. Il reste Saint James évidemment, avec ses façades sans élan et ses gardes réduits à l'état de jonets par le bonnet à poil et l'automatisme de leurs gestes. Tous les murs de Clarence House quelques curieux s'arrêtent, malgré l'heure avancée, et regardent avec sympathie une fenêtre éclairée. De l'autre côté, la lune se lève en "rose de la loi" rougeâtre sur les tours du Parlement et seuls quelques petits nuages, en bas d'un ciel purifié, permettent de sentir la force du vent, qui la soulève vers une navigation plus haute.

26. Courses dans Charing Cross. Visite trop rapide à la National Portrait Gallery. Beaucoup goûté les portraits du XVIII^e s., dans leur sévérité un peu morose, un peu uniforme, en particulier ceux de la reine Elizabeth, dont un surtout frappe dans sa sécheresse comme une confession directe du patient. - Encore deux "dessinateurs" sur les trottoirs autour du musée; un peu plus haut deux joueurs d'orgue de barbarie, qui s'efforcent péniblement d'être bouffons.

Après, après le repas, sur un banc du Mall, avec la compagnie familière d'un gros pigeon à la collarète naissée. Beaucoup de vent. Une course fourmillante de taxis vers Victoria, pour les voyageurs de week-end.

Après-midi de repos. Petit tour du soir autour de Leicester Square.

27 août - Jusqu'à la Tour, en traversant de nouveau les
dévastations déjà vues ou des quartiers à peine moins éprouvés.
Du pont, vue sur le Pool, aux eaux plates, en miroir d'étain.
Paysage de grues immobiles, de hangars déserts, parfois
encore effondrés, où le dimanche met une immobilité de
mauvais rêve. Prestée aujourd'hui par toute une ville, la
Tour paraît un peu basse et, malgré sa masse, manque un
peu de puissance; son donjon central, si restreint, paraît un
peu mince en proportion de l'ensemble. On n'y peut péné-
trer aujourd'hui. Il faut se contenter de la terrasse qui borde
l'eau, et qui est assez plaisante avec ses vieux canaux et
ses souvenirs: l'Escalier de la Reine, la Porte des Châtres;
on imagine cette vie ancienne de la rivière, si différente
de ce qu'elle est aujourd'hui, le temps de l'Angleterre san-
glante et fauve.

Mémories: il y a là aussi beaucoup de destructions; c'est
le seul endroit où nous ayons vu un vrai jardin planté sur
les ruines, devant la maison des Dutch Sailors. Ludgate et
Whitechapel, à l'entrée de quoi se tient le marché en plein
air de Petticoat Lane. La foule y est extrême, faite d'ache-
teurs du quartier, mais aussi de curieux. Tout s'y trouve:
vêtements, souliers en vrac, vieux livres populaires tout
défigurés, bimbeloterie, poissons, fruits, et offes. Les ven-
deurs sont encore plus mélangés que le public et déploient
toute l'éloquence de la parole et du geste; un Hindou fort
poli donne pour un shilling des consultations astrologiques
sur le trottoir. Dans une ruelle une vieille synagogue a

53
affiche à sa porte, en hébreu et en anglais, une maxime
pieuse, pour se conformer à la coutume des églises - mais
elle n'invite pas les curieux à entrer. Plusieurs blocs de mai-
sons ont été entièrement rasés. ^{Dans les} ~~Les~~ rues que nous parcourons,
~~seules~~ les maisons semblent assez habitables et plutôt bien
tenues; sauf de très rares exceptions, la population ne
semble pas misérable; sa pauvreté ferait encore belle figure
dans beaucoup de pays. A travers la foule circule pourtant un
petit orchestre d'"ex-service men", qui font la quête, avec sur-
cès d'ailleurs.

Vers la fin de l'après-midi, doucement ensoleillé après
les averses violentes de midi, nous allons à Marble Arch, en-
tendre les orateurs de Hyde Park. C'était un des spectacles
qui m'était le mieux resté dans l'esprit ~~les~~ après mon
premier voyage. Je le retrouve très semblable, plus animé,
parce que je ne m'y étais sans doute pas trouvé un dimanche.
Mais la foule a toujours la même patience. Le coin des ora-
teurs politiques commence avec l'Association of Jewish
"ex-service men and Women, dont l'orateur veut rappeler la
tradition de libéralisme propre à l'Angleterre moderne; il
n'a qu'un vieux contradicteur, peu habile et qui n'ose pas
sortir le fond de sa pensée, et il le tourne en dérision avec
un humour sans méchanceté qui met le malheureux hors
de lui. Les Coloured Workers ont un orateur pâle et son-
nant, qui a d'ailleurs ^{Surtout} pour auditeurs ses frères de race.
Le Parti Communiste commence seulement sa réunion avec
un orateur pâle dont le discours n'a pas plus de vigueur; il
n'attire pas beaucoup de curieux. Tout près, la Peace Pledge

Union a une oratrice d'âge moyen et d'éloquence vraiment paisible; mais le sentimentalisme pacifiste a toujours son public en Angleterre. Plus loin, sur les pelouses, la National Secular Society a délégué un représentant qui ne craint pas d'affronter les grandes hypothèses scientifiques et la microphysique en particulier; il vient de découvrir que le monde n'a pas été créé. Sa devise qu'il affiche, c'est: "This life is the only one we know." C'est un des cercles qui retiennent le moins de public. Tous les arbres, les United Irishmen dissident, on ne sait trop de quoi. Un esprit scientifique a affiché simplement: "Theory of Revolution"; il paraît avoir la sérieux et la sécheresse de rigueur, sans aucune chaleur subversive. Au contraire, le Socialist Party a un orateur acerbe et abondant, qui ne manque pas de verve populaire; il est très écouté: son thème est que le "full employment" n'est assuré, dans la société actuelle, que par la guerre, faute de réformes radicales de la part du Labour Party. Le coin des orateurs religieux abrite un prophète barbu, en casquette, qui représente "The new and latter house of Israel"; un de ses rares auditeurs a tiré une Bible de sa poche et entamé une controverse dont il est impossible de voir l'exacte portée. The Catholic Evidence Guild a une oratrice comme il y a 22 ans, mais plus âgée: la même? Un vaste cercle s'est formé plus loin pour chanter des cantiques sous la direction d'un homme à cheveux blancs, dont la tête seule émerge; beaucoup de voix s'élèvent, certaines figures marquent une grande absorption: c'est de beaucoup le spec-

taclé le plus frappant. L'Armée du Salut, tout auprès, a moins de succès; sans doute a-t-on trop souvent entendu l'histoire du pêcheur, qui est venu à l'Armée du Salut pour une semaine seulement et qui ne l'a pas quittée depuis quarante-cinq ans.

Le soir est venu. Une fraîcheur de pleine campagne sort des prairies. La lumière tombante met sur le grand hôtel d'en face une pâleur qui lui ~~de~~ confère une sorte de beauté. Oxford Str. s'illumine de couleurs vives à mesure que la nuit s'installe.

28 août - Départ définitif, cette fois - trop tôt pour la connaissance de cette ville, dont le tableau commençait tout juste à s'éclaircir un peu. Encore un coup d'œil, au ~~départ~~ passage, sur Trafalgar Square où les jets d'eau ne jouent pas encore, sur le Mall, un peu vide. Mais je ne saurais dire que Londres soit un de ces lieux dont je m'éloigne à regret, même après m'y être intéressé beaucoup plus qu'à ma première visite.

Même chemin jusqu'aux abords de Folkestone où la voie tourne brusquement le long d'une mer ensoleillée; jamais l'Angleterre n'a été plus lumineuse depuis notre arrivée. Nous passons une très haute falaise blanche (celle de Bear?), dont quelques blocs ~~font~~ s'écroulent sur une courte plage à ses pieds. Des pentes herbeuses, très vives, retombent sur des bords plus bas où l'on voit encore des rangs de barbelés et des entrées de fortifications.

C'est surtout du bateau que l'on voit la ville, sous son vieux château, très droit; puis une série de falaises modérées, assez régulières, les Seven Sisters, après quoi la côte tourne. Une nouvelle, reste longtemps perchée sur une des embarcations

du navire. Très beau départ, sur une mer chantante, où se pose, en oiseau, un bateau de pêche à voiles sombres. Puis un couvrien, tout blanc, sort du Nord. Du côté de la France l'horizon est clos par une ligne d'acier foncé. Un grain imprévu délate au moment où nos côtes, un peu sombres, plus plates, malgré leurs frontons, s'opposent harmonieusement à la clarté Albion. Nous entrons à Calais sous une averse furieuse.

Belle fin de journée d'ailleurs: sur Boulogne et ses arrière-bastions, la Somme et ses marais, la forêt de Chamilly qui s'ouvre sur de vastes espaces soudain apparus, dont l'ampleur paraît presque sauvage. Paris de nouveau, dont le côté presque méridional se frappe si curieusement après l'Andres. Le Lion de Belfort enfin pose sa silhouette familière comme un presse-papier sur tout ce voyage.

29. Journée lumineuse, malgré quelques nuages. Radeouverte d'une autre lumière et d'une autre vie. De la chambre, la Tour Eiffel s'inscrit dans l'angle extrême du paysage, comme elle faisait dans la fenêtre de mon enfance.

30. Fin d'après-midi au Luxembourg, dans la prodigalité des fleurs architecturées avec tant de goût. Gris si différent du gris londonien, tellement plus vibrant et vivant.

31. Réveil à Toulouse après une nuit de voyage. On s'élève ensuite des collines au plateau, que couvrent de vastes landes de bruyère très rose, de fougères, de fleurs jaunes, puis aux montagnes envahies de pluie, où se présentent dans les vallées les villages gris, mais lumineux, et des torrents très vifs.

Guchon, horizon fermé, après-midi de pluie qui permet

57
tout de même une sortie jusqu'au village suivant, en remontant la vallée de l'Aure, très verte, de prairies et de peupliers.

1^{er} Septembre - Temps un peu allégé le matin. Belle route montante derrière le village, le long d'un garru bordé de truis parfois arborescents et de noisetiers, entre des pentes très roides et boisées. Des moments de soleil mêlés à des gouttelettes suspendues qui semblent flotter plutôt que descendre. Après une forte montée, un élargissement de prairies en face d'un paysage évase qui s'étage vers des aînes d'herbe nue.

2^e. - Belle matinée. Sur la route de Saint-Lary, face aux pics qui jouent encore avec les nuages. Puis se dégagent des faces neigeuses - d'une neige toute nouvelle, tombée à notre arrivée - et des arêtes rocheuses au dessus des gradins herbues, très légers, presque flottantes encore.

Fin de journée plus couverte, où les mêmes montagnes se durcissent.

3. - Temps encore incertain. Marche rapide par une rive, jusqu'à Bourion, traversée de la rivière à Vieille Aure et retour par la route déjà connue. Après-midi dans la vallée de dernière, tout près, dans les buissons à l'abri du vent, puis quelques pas sur un chemin montant qui ouvre très vite des perspectives plongeantes sur sept villages ou hameaux ~~des vallées~~ rivaux de l'Aure.

4. Première journée entièrement belle. A Gouaux, par les pentes de la colline d'en face. Surprise d'y voir une vieille chapelle avec des peintures murales dégagées du plâtre. Encore au dessus ~~de la colline~~, sur un chemin qui revient en face de Guchon et donne des vues étendues dans trois directions.

La neige a déjà presque fondu sur les sommets du fond, qui paraissent tout voisins.

7 sept. ~~Après~~ une soirée française, où les nuages descendaient de plus en plus à mesure que le jour déclinait, le matin est sorti tout rayonnant, vraiment jeune malgré l'âge de l'année. La sérénité s'est maintenue jusqu'à la nuit. Sans ses villages qui se rejoignent presque, la vallée aurait eu figure d'Eden. Mais il ne fit un Eden que pour un couple seul, visité de Dieu.

9 sept. Remontés à Gouaux, par une matinée encore assez chaude. Les peintures murales de la chapelle (XV^es ou XVI^es archaïsant) représentent des scènes de la Passion, des prophètes, un homme entraîné par la Mort vers la tombe et qui prononce un quatrain français en partie illisible. Ce n'est pas d'un grand artiste, mais combien ce travail local, sérieux sinon inspiré, marque encore un niveau de goût supérieur aux statues de série qui "ornent" les ~~autres~~ églises de nos campagnes. J'ai aussi une Vierge à l'Enfant d'un bois ancien, très rustique. Et des panneaux de bois peints, à hommes de guerre du XV^es. Ils avaient dans l'esprit ceux qui ont fait recouvrir ces murs de chaux blanche? Mesure, parmi d'autres, d'une décadence.

10 sept. Très belle journée dans la vallée d'Aulon, à l'orée des bois de sapins, sous lesquels on trébuche parmi les souches glissantes et enrobés d'une mousse épaisse comme de la neige. En face le massif d'Anbrizon, avec ses hautes pentes ~~rochers et ses~~ d'herbe rare et ses pointes de pure pierre. Et là-dessous, enfin, un ciel vraiment bleu, chaud à l'œil, comme de l'autre côté des montagnes, sur l'Espagne et

l'Afrique. Dans toutes les parties d'ombre, et même longtemps après la venue du soleil, une rosée très froide et très profonde pénètre les herbes et le sol. Quelques appels de corbeaux, de rares clochettes dans les fonds, encore moins d'hommes. N'était le grand chemin, on aurait la sensation de la nature sauvage. Un orage a surgi vers 3 heures du versant que nous ne pouvions voir et nous a contraints à une descente rapide.

15 septembre. Après une journée éclatante, qui nous a permis de faire une longue course à flanc de montagne sur le chemin d'Alzet par Camparan, les nuages et le froid sont revenus peser sur les vallées. Les arbres des sommets ont déjà des teintes qui préludent à l'automne.

24 sept. Depuis deux jours déjà nous avons quitté la montagne, que les nuages stagnants et le froid rendaient inhabitable, pour revenir à Hendaye. ~~Après~~ Nous y retrouvons la beauté qui nous avait déjà frappés et, grâce à l'espace, une paix suffisante. Deux journées très pures, où toutes les heures apportent une nuance différente à l'harmonie des lignes et ~~à la lumière~~ aux ailes de la lumière suspendue.

26 sept. Bien, après midi, brusquement, les nuages se sont pressés en troupeaux sombres par dessus le bras de l'Espagne, et la mer a tourné au gris et au sel brûlant. Toute la nuit corps de vents et averse giclantes sont sortis de l'Océan, soufflés par sa force de divinité un peu bounée. Le matin encore, Fontarabie ~~se~~ se fondait par moments sous les hautes tombées d'eau tendue. Puis des éclaircies se sont faites; des instants de soleil ont permis à des arcs-en-ciel de prendre pied sur les flots, pour rester inachevés, suspendus vers un passage, dans les vagues, qui se dérobait. Les

rouleaux de la boue, poussés par la marée montante, chargeaient dans l'embouchure de la rivière, fulgurants sur le fond gris des falaises et secouant derrière eux les chavalières de leur écume.

8 Octobre. Voici une semaine, ce soir, que nous sommes restés, sous une nuit pluvieuse, accueillis dans le jardin par une folle exubérance de l'herbe, surnaturelle sous la lumière électrique, presque inquiétante - comme ces tentacules de la glycine à travers l'escalier.

Nous avions quitté Hendaye le 29, après une journée plutôt ternie, achevée en pluie. Le 30, au réveil, le ciel est encore assez sombre. Il a plu déjà sur le plateau de Vieille Castille et les labours ont entamé les chaumes. Les peupliers jaillissent le paysage. Mais le jour qui s'élève glisse de douces lumières sur les margelles de pierre qui enclosent l'horizon.

Grandes bourgades, rustiques mais hautes et solides. Après Valladolid, de grandes plantations de pins, un peu rabougri, que l'on a entamés pour la récolte de la résine. A El Pinar, justement, une vaste caserne a fait fleurir à ses angles de larges miradores de briques toutes neuves, presque tournés en corolles, poussés symbolique d'un sol qui abhorre, de nature, l'ordre et l'uniforme. De denses troupes de chèvres très noires sont répandus sur la terre grise et pourtant, déjà, si lumineuse. Coup d'œil, en éclair, sur l'encre du château de Medina del Campo.

10 h. Arévalo: belle silhouette du pueblo, en cubes et en clochers, haut sur l'horizon bien longtemps avant qu'on l'atteigne, à la fois archaïque et intemporel, très "mexicain" dans la sécheresse qui l'entoure. Un cañon le sépare de la vie, et un fil d'eau y fait naître de vigoureux peupliers,

à peine visibles au ras de la plaine.

11 h. La montée ~~vers~~ vers Guadarrama commence avec majesté, parmi les plantations de chênes-verts et les blocs de rocher amoncelés dans les positions les plus inattendues, roulés d'en haut dans un jeu de jeunes géants qui auraient un peu triché pour réussir des amas surprenants. Ici la forme un reposoir plus merveilleux que jamais, légère dans son armure de rempart, ^{sous} des gris qu'une mince touche de soleil anime de rose. L'église adossée en rempart domine, en château de porphyre, cette nef qui va s'élever vers les copaces des cieux.

Encore de grandes nuées sur la Sierra, seules mobiles sur cette pétrification de la terre. L'Escorial, par contraste, en semble plus clair, couronne toujours, mais moins masquée. Au delà, au contraire, en ~~descendant~~ descendant sur Madrid, on retrouve un ciel plus limpide, sans brume d'été, qui favorise les lignes nettes. Toute la Cité Universitaire se déploie, seule, avec le Palais, à dresser un front de capitale.

6 h. Alcazar de San Juan. La blanche, dans cette fin de lumière, malgré sa nudité, présente un des paysages les plus étonnants qui soient, par la seule vertu de ses terres chatoyantes, où l'œil saisis, à travers des lianes d'étendue où rien ne l'arrête, toutes les nuances du craie au rouge vif. Et j'ai vraiment senti, pour la première fois, l'aventure de Don Quichotte, quand, à côté d'El Romeral, j'ai vu, sur sa ~~lente~~ lente, étinceller un moulin à vent frapper par le soleil bas et dont la pointe des ailes vibrait en plein ciel: c'était un vrai chevalier aux armes d'argent.

Et le jour s'est éteint dans un élan de lumière pure,

qu'une rétinie, même exercée, perçoit incolore - quelque chose comme un miracle.

Le lendemain, après Ronda, c'est cette autre merveille de la Sierra pure, de pierre absolue, architecturale, que j'ai vu si souvent et qui toujours me frappe au cœur. Au sortir, c'est déjà l'Afrique : palmiers, huttes pitoyables, enfants qui demandent du pain.

Mer très lisse sous un ciel à demi-voile' qui fait ressortir, en demi lumière, toutes les blancheurs de Gibraltar. Jamais je n'avais aussi bien vu, en face, l'autre Piliér, aussi nu que la Sierra. Cortège habituel des divinités marines. Puis l'anguer et le "bled" fauve, mais déjà taché de pluie, avant même que la nuit plonge dans les aurores.

11 Novembre - Notre âge ne commencera à y voir clair que lorsqu'il aura dépouillé Dieu de Dieu.

10 Décembre - Appris chez Bosco la mort de Shri Anulindo.

12 Décembre - Que nous ne convenions ni le monde, ni Dieu - ni nous-même - il ne s'en suit pas qu'ils s'effacent. Mais peut-être tout s'alimenterait-il s'il n'y avait plus un seul homme capable d'amour.

25 Décembre - L'angoisse semble plus forte que l'espérance. On trouverait aujourd'hui à se poser l'étoile des magies, qu'on ne la prenne pour un engin de guerre ou un signe d'épouvante? Et les petits enfants eux-mêmes n'appellent plus la pitié, ni, à tous, ne suggèrent l'innocence. Certaine ruine d'un monde rongé de termites semble à la fois une nécessité et une nuit dont on craint qu'elle soit finale. Ou bien est-ce que quelque part, sur une maison perdue dans les plateaux de l'Asie Centrale ou ^{dans les rendis} ~~sur les pentes~~ des

Andes, luit déjà une étoile d'une annonce qu'ignore notre siècle sans magies? Il serait temps.

31 décembre - Fin d'une année qui s'est enfoncée, un peu plus que les précédentes, dans le royaume des terres. Le monde hésite encore ~~deux~~ avant de s'avancer jusqu'au fond. Est-il temps de l'en rappeler? Qui peut le faire revenir? La peur à la fois le paralyse et le pousse. C'est l'heure des invocations. Mais encore faut-il qu'il soit à lui-même sa propre règle, sans quoi rien ne sera gagné.

Et pourtant le ciel aujourd'hui, après les tourmentes, luisait plus divinement que jamais. C'était à croire une face toute proche, à peine voilée. Il faudrait si peu pour vivre de joie!

Et ce peu ne cesse d'échapper.

1951

14 janvier - Entendu vers la fin de la nuit, comme je flottais entre le sommeil et le réveil, une voix très douce, d'une berge invisible qui me parlait de chèvres que je ne voyais pas, (mais je voulais l'aider cependant): « Ce sont les plus éloignées de toutes qu'il faut me ramener. » Ce peut être un symbole, et il m'a tiré du sommeil, dans le saisissement.

25 janvier - L'ouchemar où l'on cherche son chemin, les chiens, soi-même, où l'on croit avoir perdu tout cela, sans que l'on puisse y renoncer. Peut-être une image des premiers moments de la mort pour une âme peu "délivrée".

28 janvier - Qui ne s'est pas étranglé jour par jour, de ses propres mains, pour satisfaire à la tâche quotidienne; qui n'a pas entendu en soi le cri de ses enfants intérieurs qui voulaient naître et qui il a fallu laisser mourir; et qui n'a pas réussi, co

52
faisant, à éviter l'amertume perpétuelle et à vivre reconnaissant; celui-là ne sait rien encore du désespoir et de l'espérance, et comment du premier on achète la seconde.

11 février - Nous avons rencontré hier après-midi, chez Fr. Bonjean, la messagère de l'Inde la plus expressive que l'on puisse imaginer, la mieux venue aussi à cet instant de ma vie. Miss N., qui a vécu dix huit mois à l'ashram de Sri Anandabindo ~~et~~, en contact quotidien avec la Mère et qui voyage sur son ordre, est une jeune femme, très jeune, haute et mince, au teint sombre (elle est bengalie), dont le regard frappe même au repos par ce qu'il révèle de présence intérieure. On pourrait la prendre d'abord simplement pour une de ces femmes cultivées, qui allient l'Orient et l'Occident dans une harmonie sculpturale, comme la Chine en fournit aussi bien que l'Inde. Mais quand, au milieu de la conversation, elle glisse soudain en dedans ^{d'elle-même} ~~elle-même~~, une expression d'autre vie, d'autre monde, transforme son être, dont je sens déjà le rayonnement à l'intérieur de moi ~~avant~~ ^{venir} avant qu'elle ~~se~~ s'élève ^{venir} s'élève près de nous. Une fois entrée tout à fait en méditation, elle donne l'image parfaite de la statuaire bouddhique, les yeux presque clos, la joie et le recueillement sur les traits repressés. Quand ~~elle~~ elle relève les yeux, ~~est~~ on y lit un sourire d'accueil et une profondeur de pureté dont jamais je n'aurais vu les pareils sur une figure humaine. Dans le contact de ses mains, où passe parfois une vibration du corps tout entier, se communiquent des paroles silencieuses qu'il ne faut pas transcrire (quand bien même ce serait possible). Peut-être, surtout, faudrait-il dire que l'on en-

tend mieux - sous son influence - l'être profond qui nous est commun. 65

Pour moi qui n'ai gagné qu'à tâtonner, dans une vie de difficultés intérieures et d'expériences bien troubles à l'origine, le peu de lumière qui me sert à vivre, j'ai été touché avant tout qu'une personne qui a eu le contact de grands maîtres et qui possède une lucidité supérieure ait pu juger que je n'étais pas indigne de son regard - ce regard ~~donc~~ que l'on ne saurait comparer ~~à nos autres~~ aux nôtres, tant il vient de loin, tout en étant ~~par~~ si proche. Et qu'elle soit venue si peu de temps après que je venais de parler ici, en public, ^{et elle} de la femme et du sacré, de la Mère Divine et de son maître, il m'a semblé que c'était comme une réponse. C'est une sorte d'intuition que de vouloir juger par rapport à soi d'une chaîne d'événements qui a bien d'autres portées. Toutefois il n'est pas interdit, je pense, ~~de~~ ^{de} puiser du ~~confort~~ réconfort et de la lumière dans ce jeu d'interprétation, qui peut comporter son côté de vérité.

Cette terre de l'Inde, dont j'ai entendu trop de merveilleux pour les croire toutes sans discernement, elle est venue à nous sous les traits de cette yogine, de façon si inoubliable qu'il nous sera impossible désormais de ne pas la regarder comme une terre privilégiée.

12 février - Notre jeune amie est venue un moment chez nous, tout remplie de sa joie, de sa douceur, de sa lumière. Quelle bonté simple et familière quand elle souriait à notre fille! Surtout, ce sourire des yeux qui est une montée de l'âme et devant lequel ~~ne~~ disparaît toute la carapace de réserve,

d'appréhension ou de timidité' qui, d'ordinaire, ^{me}separe les uns des autres. Fascination, ce serait mal dire: on ne sent pas de volonté de dominer; pourtant, on n'échappe pas à ce regard; on va au devant de lui, on se perd en lui.

15 ^{février} ~~juin~~. Comme terrassé, au milieu de la nuit dernière, après un réveil, par cette force que R.D. a si généreusement prodiguée sur moi. Il me semblait qu'elle coulait en moi comme un liquide et cherchait à s'enfuir de tous côtés tant elle excédait les bornes de mon être. Longtemps réveillé, mais sans impatience, plutôt avec l'envie de pleurer de joie.

19 f. - Nous avons reçu R.D. un quart d'heure, hier soir, à son deuxième passage ici, au moment où elle allait reprendre la car. Merveilleux pouvoir de son influence: tout le vacarme et la saleté du lieu disparaissent, plus rien ne compte que sa présence, les êtres humains tout autour rentrent dans l'irréel, où ils vivent, il est bien vrai. Elle seule paraît exister, elle seule paraît être. Rien ne sépare d'elle, pas même les conventions humaines. Du car encore, elle rayonne sur nous, avec un regard pour chacun, majesté et douceur. Il ne semble pas que ce soit une séparation. Au fait, ce n'en est pas une, car tous ceux qui ont reçu d'elle le courant de grâce qu'elle porte savent bien qu'ils resteront toujours aimantés vers elle - même s'ils doivent ne jamais la revoir. Aussi, tandis que notre fille elle-même pleurait, comme sa mère, comme E., je ne ~~sais~~ sentais pas de tristesse.

En huit jours j'ai plus appris qu'en bien des années. Je croyais savoir un peu ce qu'était l'amour divin que j'avais exprimé dans mes poèmes, mais ce n'était qu'une lueur sous une porte. La porte s'est entrouverte. Je sais maintenant pour

l'avoir vu sur un visage et dans un regard ce qu'est le don total, qui laisse désormais filtrer un pouvoir plus qu'humain. N'aurai-je fait que pouvoir ~~le~~ le reconnaître et l'accueillir, je n'aurai pas perdu tant d'années de préparation. Le qui viendra ensuite, je n'en sais rien. Je tâcherai de me laisser agir avec la plus de docilité possible.

21 f. - J'ai été obligé hier d'improviser pour Radio-Moroc un petit texte sur E. guide. Comment n'aurait-ce pas été en même temps un retour sur moi-même. Je ~~sais~~ revais cette première lecture des "Nouritures", à l'Infirmerie de l'Ecole, en janvier ou février 1925. Je sens encore combien elle m'atteignait au vif avec ~~les~~ ses images d'Orient et de Méditerranée, son appel à la chair, à un amour total, physique et divin, en somme confondus. J'ai suivi très loin cet appel. Je ne crois pas en définitive que je doive le regretter. Riche et oisif, je m'y serais peut-être perdu. J'en suis sorti avec la connaissance des limites exactes du plaisir physique, sans illusion comme sans fausse peur devant les manifestations charnelles de l'amour. Il est bon de savoir qu'aucune ~~manifestation~~ n'est effrayante, aucune assez satisfaisante pour alimenter notre être, et que, par delà un corps que l'on doit d'ailleurs ne pas toucher avec mépris, c'est autre chose que vise le mouvement de l'aimant. Voie dangereuse, qu'il ne faut conseiller à personne, et je pense que Guide porte de grandes responsabilités sur ce point: il n'a su ni montrer le terme (qu'il avait pourtant senti au début) ni y parvenir lui-même. Son écho intérieur et le sentiment qu'il en a pu avoir comprennent: ils le ~~trouble~~ trouble qu'il a créé autour de lui et qu'il s'est peut-être lui-même parfois à entretenir? Je ne veux pas juger; nous ne le pouvons.

vois pas. C'est affreux pourtant d'en venir à se demander si une âme a été pleinement sincère, je ne dis pas à tous les instants, c'est peut-être impossible, mais dans les grands moments de sa vie.

Lorsque j'écris, je vois la première hirondelle.

25f. Dans une matinée de nuées basses et de ciel chaud, le premier chant de merle.

27f. Journée très pleine de joies. Certes, avec son soleil trempé de grand vent froid, elle était physiquement exaltante. Mais je parle d'autres joies muettes qui, par moments, coulaient à flots, je ne sais d'où (sans cause visible, je veux dire) tout le long de mon être intérieur.

Il me semble que je commence à n'avoir plus peur de rencontrer Dieu ni autant de difficulté à sentir l'amour passer de lui à nous et de nous à lui.

5 Mars - R. et moi, qui est de nouveau à Orabat pour quelques jours, a déjeuné hier chez nous et est restée jusqu'à vers 5 heures. De plus longues conversations ont été possibles de la sorte, où apparaissent sa fermeté de caractère et la conviction tranquille qu'elle est dirigée en tout par la force divine. Qu'elle ne soit pas venue ici par un pur hasard, j'en suis moi aussi d'autant plus persuadé que, pour mon compte, je l'attendais en, sans savoir que c'était elle que j'attendais. Je ne prétends pas savoir encore pourquoi elle est venue, ni ce qu'il en résultera; mais il y avait un appel, et il y a eu une présence. Présence qui est un don gratuit, car je me connais assez pour n'avoir aucune prétention à un mérite quelconque.

Son exemple confirme que l'amour ne va pas avec la

faiblesse, l'âme molle et vague. Pour être efficace il demande de la concentration d'une volonté rectiligne. Elle, elle sait d'où elle vient, où elle va, par où aller.

Quand elle commence à concentrer sa pensée à mon intention, je sens à travers la prière, plus fort encore qu'à la première rencontre, un influx qui m'atteint en plein milieu du corps. Cette force de purification et de paix qu'elle appelle (en contemplant l'image du guru) emplît au début presque jusqu'à la douleur. Puis elle s'est établie en eau profonde, impossible à déranger, pour des heures. Dy penser seulement, en ce moment, elle se fait de nouveau présente, comme s'il y avait seulement à regarder en soi pour la retrouver. Une assurance grave.

Au dehors ondées et soleil alternaient.

5 Mars - Hier après-midi, R. est restée ici près de deux heures, plus épanouie que jamais, un vrai rayon divin auprès duquel il n'y a plus de lumière sur les faces humaines.

Je ne sais pourquoi elle m'a consacré une grande partie de ce temps. Il y avait quelque chose dans sa pensée qui la ramenait à moi, peut-être une préoccupation dont elle-même cherchait la nature et que, finalement, je crois, elle a résolue, car, à la fin, elle est partie très heureuse, après m'avoir comblé presque jusqu'à l'ivresse d'une force que je sentais encore, dans la nuit, ruisseler de mes mains. J'ai été surpris de sentir, quand j'étais proche d'elle, une chaleur rayonner de son corps à distance, comme d'un foyer. Je ne l'avais pas encore remarquée.

Elle a compris tout ce qui se transmet dans le silence
d'elle à moi; ^(et combien je me nourris de silence) elle a remarqué à la fin, comme nous étions
seuls un instant, combien il était étrange que ceux même qui
avaient reçu d'elle un influx de force ne sachant pas se taire
quand elle la communiquait et ne sentant pas la présence
divine.

Dans les dernières gouttes d'une averse et des coups de
vent froids, je l'ai quittée, ainsi que les B. qui m'avaient con-
duit en voiture, sur le boulevard El Alou, au moment d'aller
à l'Alliance Française, à la réception de G. Marcel. Jamais
ce monde ne m'avait paru à la fois aussi irréel et aussi facile
à supporter.

11 Mars - Conférence de Gabriel Marcel, avant-hier soir.
En partie irritante, par l'importance qu'il attache au
moindre détail de son œuvre, passée ou à venir. Mais
attachante aussi aux moments où il se livre davantage
à son mouvement intérieur. Dîner avec lui. On ne saurait
dire que sa personne exerce un vrai rayonnement, encore
que l'on y sente la source des réalités décisives et la cons-
cience de certaines limites de la pensée moderne, réti-
cente devant les faits qui la dérangent, les faits "méta-
psychiques" par exemple. Mais lui-même n'est sorti ni
du langage occidental, ni des habitudes de pensée qu'il
implique. Comme il l'a dit à Oct.: « ~~je~~ je connais peu
la pensée de l'Inde et j'avoue qu'elle me fait peur. » Bra-
ve homme d'ailleurs, mais encore prisonnier de méthodes
qui cachent l'essentiel pour éclaircir l'accessoire. Tout un
appareil d'école, qui n'est pas moins raide à sa façon que
la scholastique.

Surpris deux fois hier après-midi par un brusque
sentiment de présence intérieure, semblable à celui que
j'ai rencontré seulement, jusqu'ici, au terme de méditations
prolongées, ou dans l'influx de P. La première fois, sim-
plement un passage de quelques secondes, sans occasion
extérieure. La seconde, une possession forte et prolongée
dès le premier coup d'œil jeté sur l'image de Sri Auro-
bindo qui est en tête du commentaire de la Gîtâ.

J'avoue que j'aimerais renouveler plus souvent dans
la journée les moments de lecture et de concentration qui me
ramènent à la pure vie intérieure. Le travail extérieur me
pèse - en même temps qu'en un sens il me devient plus
léger et peut-être plus rapide.

14 Mars - Encore deux de ces saisissements. Un ce matin,
en rentrant du Lycée, dès que je me suis assis pour un
instant de méditation, jusqu'à pleurer de joie. L'autre, plus
court, dans l'après-midi, lorsque j'ai levé les yeux un ins-
tant vers le ciel, enfin redevenu pur et presque ardent après
ces mois de pluie. Vue qui m'a toujours transporté et ram-
pli d'un grand désir de louange, mais qui ne m'avait ja-
mais trouble dans l'intérieur même de l'être.

(Les notes par souci d'étude, de contrôle - non pour me
complaire dans la pensée, nuisible, que je suis plus près
de la Présence).

18 Mars. Début de vacances, qui me permet de passer la
plus grande partie de la matinée dans la lecture médita-
tive et la prière.

- J'ai noté ici combien j'avais été saisi par l'arrivée

de R. N. si tôt après la ma conférence (et peut-être faudrait-il ajouter le songe que j'ai noté le 14 janvier, bien que je ne veuille rien affirmer à ce sujet). Peut-être sa présence, si marquante, m'a-t-elle un peu fait oublier qu'il y avait là aussi comme une réponse au mouvement qui m'avait fait écrire un poème, le 30 décembre, à la mémoire d'Isidore - mais alors une réponse qui ne viendrait pas d'un vivant. N'a-t-elle pas dit, le premier soir que nous nous sommes vus, qu'elle sentait la présence de son maître?

- Je dois noter aussi, depuis notre deuxième rencontre le 12 février, la disparition à peu près totale de toute impulsion sexuelle (même très fugitivement) et dans l'esprit encore plus que dans le corps. J'ai pensé d'abord l'attribuer plutôt à la fatigue et à la mauvaise saison, mais une telle durée de paix intérieure à ce sujet, surtout la complète disparition ^{hors de} de l'esprit de toute représentation de ce genre, l'incapacité à s'y arrêter qu'il semble avoir prise soudain, tout cela ne me semble pas relever d'une explication purement négative.

23 Mars. Allés aux Oudaïa, ce matin, par un temps déjà chaud, d'une abondance de lumière divine; il ne manque qu'un silence assez profond pour la goûter toute, et, en quelque sorte, s'en nourrir. La familiarité des cigognes donne au lieu un aspect paradisiaque peu africain. - Ces jours une sorte de ~~regret~~ regret fugitif d'avoir fui la vie du pays et les medina; sons et coutumes que je ne revivrai plus.

Difficulté à m'intéresser à tous les travaux qui me

72
retenaient encore il y a deux mois. J'ai envie de les secouer tous, bien qu'après tout on puisse se trouver dans chacun une voie pour retourner à l'essentiel. Mais j'aimerais souvent mieux y aller tout droit.

24 Mars - Durant la matinée, tout en travaillant pour mes conférences sur Valéry, senti la présence, à l'arrière plan de l'esprit, d'une sorte de ruissellement frais, au point de suspendre une fois ou deux mon ~~le~~ labeur, pour l'écarter. Il n'aurait pas demandé mieux que de monter, en jet d'eau, à la surface. Mais il fallait le retenir, pour avancer dans cette rocaïlle méditerranéenne.

26 Mars - Matinée à Chellah - trop courte. Couleurs, parfums, ombres. Si seulement le lieu était solitaire! Impossibles, aujourd'hui, de reprendre contact avec les Romains.

Reçu dans la Bhagavad-Gita (X. 38): « Je suis le silence des choses secrètes. » C'est par le silence que j'ai gardé la communion avec Dieu, dans le savoir, pendant des années. C'est la pratique, c'est l'amour du silence qui m'ont préservé de disparaître dans l'insignifiance et la stérilité intérieures. même quand c'était le silence du désespoir. Je dois tout de moi-même au silence.

7er avril - Nous sommes allés à Salé au début de l'après-midi, presque soulevés par un vent du large plein de sève vitale. Je n'y reviens jamais sans éprouver un peu le sentiment d'avoir déserté un poste en le quittant. Pourtant je sais bien que j'en étais excédé à la fin.

Lente transformation des pratiques, des vêtements, des esprits sans doute aussi. Fouillisement de vie, toujours aussi

miserable. On comprend comment il se fait que l'Orient ait vu plus que nous l'aspect sévère ou destructeur de la divinité. Son miracle, c'est la ~~divine~~ charité de l'Inde et son sourire, au milieu des famines et des morts innombrables.

Le vieux cimetière dont j'avais l'habitude a son plein de fleurettes et de hautes herbes. Les bandes de petits oiseaux s'envolent toujours des mêmes endroits. Tout craque de sel marin et de mort, avec la même puissance exaltante.

79 avril - La reprise des classes, l'excès de travail m'ont empêché de revenir assez souvent à ces notes.

Depuis lundi 16, Remola M. est revenue ici, et nous l'avons vue tous les jours. Bien transformée, certes, par l'affreuse compagnie de l'homme qu'elle a eu le tort d'accepter près d'elle, pour le plus grand danger de son yoga. Malgré tout, toujours belle et, dans ses moments de retrait en elle-même, aussi pure dans l'expression de son visage et de ses yeux. Après avoir subi si souvent de près son contact, je ne puis la sentir comme une femme impure. Je n'ai jamais reçu d'elle que paix et cessation des désirs. Elle a paru très affectée d'ailleurs lorsque Od. lui a expliqué, aussi amicalement que possible, pourquoi beaucoup de personnes s'étaient détournées d'elle. Nous l'avons vue partir - définitivement sans doute, cette fois - avec un serrement de cœur, car nous avons bien peur qu'elle ne soit surtout victime. Que faire de plus pour elle que d'essayer de l'éclairer? Sinon la confier à la direction divine ^{dans} laquelle elle a tant de confiance.

10 Mai. La préparation de mes conférences sur Valéry

m'a rendu la vie excessivement fatigante, depuis plus de deux mois. Je suis arrivée d'ailleurs plus facilement que je n'avais osé l'espérer à tirer un résultat de cette œuvre que je connaissais encore mal, en somme, et qui ne m'attire pas spécialement. Je voudrais maintenant revenir à une vie plus réglée ~~en~~, où je puisse retrouver de plus longs ^(spirituelle) moments de méditation. Sans ces instants de paix et d'adoration, je ne serais d'ailleurs pas venue à bout de mon travail avec aussi peu de peine, malgré tout. Jamais je n'avais avancé de façon aussi prompte et aussi sûre.

16 Mai - S'il m'est plus facile de retrouver rapidement un contact intérieur avec la paix profonde, je ne puis pas dire que ces courtes vacances m'aient apporté toute la tranquillité que je souhaitais. J'aspire à des jours entiers de silence. - Cinématographe et vie réelle. Je comprends mieux qu'autrefois le caractère de pollicule superficielle que peut présenter la vie humaine, dès qu'on la regarde avec ce recul par rapport à nos sensations qui nous permet de ne pas les ^{considérer} regarder comme vraiment nôtres. Certains pourraient d'ailleurs s'en réclamer pour justifier le mépris moderne de la vie des autres. C'est pourquoi l'amour est le complément nécessaire d'une connaissance critique. C'est lui qui redonne l'homme sous l'image.

3 Juin. J'ai fini mes classes lundi soir. Je quitte maintenant chaque année mes élèves sans les déchirements que je traversais autrefois, même quand il s'agit d'un groupe

26
aussi sympathique que celui que je viens de quitter.
Je sais qu'avec les meilleurs - et d'autres aussi peut-être -
il reste des liens invisibles. Je ne crois pas que ce détachement soit né d'une lassitude, ou du fait que mes élèves ne constituent plus ma seule famille. Je pense plutôt qu'il tient à une autre façon de ~~se~~ sentir et de mener l'existence intérieure, non plus peren retenir et pour peren dre tout en croyant donner. - Je rentre dans la vie de travail continu, alternant avec le silence et la méditation, qui me repose profondément et m'ouvre les espaces plus que de sortir et de parler.

7 juin. Pourquoi certaines personnes, même pleines de bonnes intentions, fatiguent-elles au point qu'il est difficile de passer un moment avec elles sans ressentir une sorte de dépression dans la vie intérieure elle-même? Il naît d'elles des tourbillons invisibles.

8 juin. Je suis toujours touché, et un peu effrayé, quand je vois la confiance que mettent en moi tels ou telles de mes élèves, et qui tourne, chez les jeunes filles surtout, à la dévotion. Je ne sais pas très bien de quoi elle naît et je ne sais si je la mérite tout à fait. A leur âge on attend souvent d'un homme plus qu'il ne peut donner - et en particulier qu'il ne peut donner à cet âge qui est le leur, où l'on croit pouvoir tout attendre du maître. Or il n'est rien et il n'a rien par lui seul. Je me sens du moins appelé, par cette naïveté même, à faire effort davantage pour

27
mieux répondre à leur appel et me rapprocher du modèle qu'ils croient voir en moi. Mais quand on sait les dangers et les difficultés de toute "magistrature" spirituelle, si réduite soit-elle, il ne reste que la ressource de s'en remettre soi-même à un maître plus haut et plus fort.

17 juin. Trois rêves de cette semaine, à intervalles de quelques jours. Le premier: j'entre chez mon guru, un Hindou d'aspect jeune, un peu sombre de peau, vêtu de blanc (à l'europpéenne, je crois), très beau, plein de rayons; il ne peut pas me garder et me dit d'aller d'abord en classe (car je suis élève, grand élève, comme souvent dans mes rêves). Il a fait penser à ce que j'aurais pu devenir si, à l'âge de mes élèves présents, j'avais autrefois rencontré un tel maître spirituel: j'essaie d'imaginer si je l'aurais compris et suivi. - Le second: visite de Jésus, comme un acte ordinaire, sans grande émotion de ma part; en robe blanche, avec la barbe que lui donnaient les Trinitifs; c'est Od. Je crois qui l'introduisait. Plus rien après - Enfin: sur un parapet, au bord d'une rivière (peut-être un quai de la Seine), dans une foule, nous sommes à côté de trois jeunes musulmanes en costume marocain; l'une parle à Od; il semble que ce soit une de ses élèves, mais c'est plutôt une jeune femme qu'une adolescente; en parlant, elle relève le capuchon de sa djellaba et se dévoile: elle a la figure bleue, d'un bleu de ciel clair. Cette couleur ne nous choque pas; la jeune femme est d'ailleurs belle, d'un type

plutôt juif qu'arabe. Le groupe s'éloigne; nous le rencontrons à nouveau un peu plus loin. C'est alors que ce bleu frappe mon esprit; je pense: c'était la Mère (il est vrai que les divinités de l'Inde ont la face bleu sombre; celui-là était clair, lisse, mat et régulier comme une peinture) et je me réveille là-dessus.

Hier, migraine toute la journée. Si il est difficile alors de concen-
trer même un petit faisceau de pensée! Ou bien on glisse de la méditation au sommeil. Parfois un fond de sensualité remonte, ~~glisse~~ sollicite l'esprit; je le laisse glisser et s'éloi-
gner beaucoup plus facilement qu'autrefois. Mais il est gé-
nant (et instructif) de retrouver, ce que l'on espérait pres-
que aboli.

24 juin - De bonne heure le matin, aux premiers réveils, moments d'attention très claire où j'ordonne le cours de mon être intérieur, vois le jour autour de moi, suis vraiment en plein éveil; puis, sans transition et sans perte sensible de conscience, images de rêves, auxquelles je peux me laisser aller ou dont je peux émerger de nouveau. Problèmes: n'y a-t-il vraiment aucun intervalle, ~~est~~ aucune perte de conscience si courte soit-elle entre un état et l'autre (et il ne le semble pas)? Si la lucidité reste pareille (et il le semble), s'il n'y a pas chute de tension dans la conscience, comment s'introduit cette invasion d'images que je n'ai pas appelées? d'où vient-elle? Pour l'arrêter il me faut un effort nouveau, comme à un premier réveil; il ne vient pas d'une ~~eff~~ tension plus grande de la conscience, celle-ci n'a pas cessé, semble-

t-il, d'être pareille à elle-même et en somme indifférente au spectacle. Pourquoi vient-il pourtant un moment où elle cède tout à fait au sommeil revenu? Ou, puisqu'elle paraît indifférente ~~aux~~ à la qualité des états qu'elle regarde, ne continue-t-elle point pendant le sommeil, mais la mé-
moire, débrayée, n'en sait rien? Alors ne savons ce que nous sommes ou devenons dix heures par jour! Et pourtant nous nous retrouvons au bout du tunnel. - "Comme toi toi-même", disait ce bon Socrate! Ce serait assez urgent...

S'il est vrai qu'il y a parfois une conscience yogique qui se maintient pendant le sommeil, derrière lui, ce fait vérifie-
rait qu'au fond notre conscience supérieure n'est pas enga-
gée dans l'aventure. Mais alors, pourquoi et comment le lien est-il d'ordinaire rompu? Que fait-elle, que connaît-elle pendant que le reste dort?

On ose écrire des traités de psychologie.

14 juillet - Beaucoup travaillé ces dernières semaines. Mais un point provisoirement final à mon "Odyssée", dont je vais être heureux de pouvoir sortir un moment. Trop souvent distrait encore par le monde, malgré ces travaux, pour donner autant que je voudrais à la vie intérieure. Il est presque impos-
sible d'avoir une seule journée totalement tournée en dedans, alors que c'est la seule vie dont j'aie faim en ce moment.

Aujourd'hui douzième anniversaire de notre engage-
ment mutuel, celui dont date vraiment le mariage de nos âmes, le seul qui compte. Je crois toujours y avoir été l'objet d'une détermination intérieure, tout à fait étrangère à ma

à l'indépendance individuelle et - pour cette raison justement - beau-
à coup plus totale et plus libre. & Il n'y a pas d'autre tourment
dans ma vie que je puisse ainsi dater, d'une prise soudaine
de sa direction par une main inattendue. Tous les autres ont
été lents et préparés. Et quelle autre qu'Od. aurai-je pu
trouver qui fût aussi bien l'être nécessaire? je ne pense
pas avoir rencontré jamais, avant ni depuis, une autre fem-
me avec laquelle ~~je n'aurais~~ j'ai eu le sentiment que je
pourrais partager ma vie.

21 juillet - Avant. Hier, en se réveillant, Od. dit à mi-voix,
d'un ton de regret: « Encore un jour écoulé. » En
l'entendant, j'ai eu soudain la sensation qu'en retrait de
moi-même, du "moi" qui entendait et pensait, un autre
"moi" se sentait au delà du temps, pleinement, sûr de lui,
et qui était en pur spectateur à cette fenêtre devant la-
quelle passe ce que nous appelons le temps. Si je le note, ce
n'est point que cet être me ~~soit~~ fût jus qu'alors inconnu,
mais c'est, je pense, la première fois qu'il se manifestait
sans que je l'eusse cherché.

Ce qu'il y a de sûr aussi (et je ne m'en rends bien
compte que maintenant) c'est que depuis longtemps je
n'écris plus ces notes pour essayer de retenir le temps et
de retrouver ainsi un jour telle ou telle sensation du mo-
ment, mais plutôt pour m'attacher à ce qui, en moi,
s'en affranchit. J'ai fait cette remarque en lisant un
volume du journal de ~~Julien~~ Julien Green, qui, sur ce point,
reste encore trop proche de cette disposition d'adolescence.

Elle devrait disparaître surtout chez un esprit religieux,
si l'on ne savait qu'un certain genre de religion s'accommo-
de d'une très grande maladresse dans le maniement de
notre vie profonde.

J'aurais eu des occasions de retour avec ces deux pro-
menades que nous avons faites récemment à Sidi Mousa
et à Lale'. Chaque fois j'ai comme une tentation de rentrer
tout droit, au retour, à ma maison d'autrefois - mais d'un
mouvement tout naturel, sans mélancolie, qui appartient
plutôt à l'habitude presque mécanique.

28 août - Trois grands mois de travail pour conclure mes
recherches sur l'Odyssee viennent enfin de me libé-
rer. J'arrête à ce jour qui me rappelle ma naissance,
mes premières années, les pas accomplis. J'y trouve
d'innombrables occasions de rendre grâce, car je sens mainte-
nant les dangers intérieurs que j'ai courus et combien
j'aurais pu m'y perdre tout à fait. Des épreuves et mes
erreurs elles-mêmes, j'en suis reconnaissant au pou-
voir qui me les a envoyées. Combien je me suis révol-
té! Comme il a fallu qu'il me tire! Aurai-je pu aller
plus vite et plus droit si l'on m'avait mieux éclairé
de bonne heure? Question inutile. Il vaut que l'effort
propre, à quelque prix qu'on le paye.

7 septembre - Depuis une semaine, nous sommes sur les
bords de l'Aguelmane de Sidi Ali. Mais l'installation d'a-
bord, puis deux jours de fièvre, m'ont empêché de noter une
partie ~~essentielle~~, si faible soit-elle, du spectacle incessant
que donne ce lac, mouvant comme une physionomie hu-

82
maine, qui changerait à la moindre émotion. Il y a le ré-
veil, avant que ne lèvent les vents, où l'eau appartenait à
l'image des montagnes et aux oiseaux sauvages qui nagent
et plongent, et leur sillage luit en raie droite incisée par le
soleil. Il y a le vent d'ouest de la matinée, les bleus profonds
qui tournoient au poyvre sous l'ombre des nuages; les orages
de l'après-midi, les vagues soulevées, les tourbillons de
poussière, les traînées de pluie ^{sur} les montagnes. Enfin le
retour des flots, vers le soir, qui semblent rentrer, calmés,
vers une source invisible; et les bonds des gros poissons
retentissent plus forts, plus étranges, à mesure que le crépus-
cule met les montagnes en cendre. Lieu vivant, on habite
par un être qui l'anime - peut-être ce Sidi Ali, auquel
les Berbères ont fait, sur l'autre rive, dans une île rocheuse,
en ce moment soudée à la rive, un tombeau en pierres sèches
et un cercueil de vieilles planches, et qui n'a peut-être ja-
mais existé qu'en tant que génie du lieu.

9 sept. Hier matin, tour du lac, dans le sens inverse de
celui où je l'avais pris la première fois. Longue mar-
che sans vraie fatigue, malgré le soleil, grâce au
vent. Vers le fond Ouest, dans l'étroite bande qui sé-
pare du lac un étang rond, une tente, près de laquelle
une femme berbère, jeune, ~~assez~~ assez sombre de peau,
nous suit un instant et chante derrière nous. Dans les
jars, nous faisons lever plusieurs fois un vol impor-
tant de ces grands échassiers à ailes noires et blanches,
à cou d'ibis, dont nous n'avions vu jusqu'ici qu'un
couple - le matin, à 7 heures, pour la première fois,

83
légère brume sur le lac et les montagnes; première
saveur d'automne dans l'air, qui reste très frais et
sans menace d'orage, pour la première fois, toute la jour-
née. Montée aux cèdres les plus proches, d'où je continue
un moment jusqu'aux crêtes supérieures, où court un
taillis de petits chênes verto entre les grands cèdres.
Région très dévastée par les bûcherons et charbonniers
indigènes, qui ont laissé des huttes de terre et de bran-
ches, très primitives. En ce jour d'"ouverture", où les chas-
seurs semblent avoir peu triomphé, l'ironie du monde
veut que je fasse lever par deux fois un vol de jeunes
perdreaux; ~~pour~~ peu s'en faut, ~~q~~ la seconde fois, que
je ne marche sur un attardé qui n'avait pas su sui-
vre la bande. Splendeur du vent sur ces sommets in-
habités. Quelle ivresse a dû être celle des découvreurs,
aux temps où s'ouvriraient encore des continents
vides!

12 sept. La pluie est venue hier. Des paysages de
nuées ajoutent leur ampleur aux paysages de la terre.
Les jeux du soleil et de l'ombre sur les campagnes,
suivis des sommets, recomposent de minute en minute
des harmonies différentes - Nous sommes allés, l'après-
midi, à Timhadit, sous les premières averses. Les gorges
du Guigon, plus rougeâtres de loin que de près, ont sous
l'obscurité encore lumineuse du ciel bas une apreté
de Montagnes Rocheuses dans un roman sinistre. En
réalité elles sont vite franchies. Des champs de maïs,

très haut, venoient au bord de l'eau - A la fin de la journée, les nuages voilent la montagne, en même temps que des brumes se dégagent du lac, et les traînées des uns se joignent au mouvement des autres. Selon le vent, ~~elles~~ ces figures traînantes glissent dans un sens ou reviennent, ou parfois s'immobilisent. Elles se suivent, en procession, très lentes, sans se défaire - moitié spectacle, moitié conjuration. Il faut fermer les volets sans savoir ce qu'elles vont faire et dire dans la nuit.

14 Sept. Nous sommes revenus hier à Rabat, de façon imprévue, à cause de la maladie de M., à travers des régions ravimées par les pluies récentes. Les terres de la plaine de Meknès ~~avec~~, mes des hauteurs d'El Hajeb, fondaient sous l'œil en rouges violacés onctueux. Le soleil reprenait possession des collines. Nous ^{avons} ~~sommes~~ ~~revenus~~ ici brusquement ~~et~~ l'éte^é encore (replongés dans) épais.

30 sept. Lu à la montagne et ici Simone Weil. Il est difficile de juger un être aussi pathétique. Mais n'a-t-on pas le droit de dire qu'elle n'aurait pas encore découvert son être véritable? Elle a senti qu'il y en avait un au delà de la souffrance, mais elle n'a pas eu le temps de le connaître et de le posséder. D'où son attachement, encore, à la discussion, aux simples vues de l'esprit, de son esprit, qu'elle avait abstrait

et absolu.

Seul s'en étouffait qui ne saurait pas ce qu'il en coûte d'années et de peine pour se désapprendre et pour commencer à sentir derrière le petit écran lumineux de la conscience l'être d'ombre, et de lumière trop intense pour la vue, ^{l'autre?} qui est le vrai, et celui qui travaille dans la mystérie pour le petit moi visible. Aucun de ceux qu'elle a connus, semble-t-il, n'a su la guider vers cet être, qu'elle n'aurait d'ailleurs pas accepté sans luttes. Il faut être revenu de bien des routes, chacune bien longue, pour consentir à se reconnaître un autre.

16 novembre. Un rêve, il y a deux ou trois nuits. J'étais dans un souterrain, assez semblable aux galeries du métro, mais beaucoup plus étroit, avec une foule de gens, des hommes seulement, je crois. Nous étions dans l'attente et l'angoisse: captivité? abri ~~en~~ en temps de guerre? Mon voisin me montrait un livre qui ressemblait à une Bible et me demandait de lui lire un texte, dispose' en versets. Je ne sais si j'ai réellement lu ce texte dans mon rêve; en ce cas, j'y n'en ai pas retenu un mot. Mais je le trouvais très beau, très ~~se~~ plein de sens mystique. Mon voisin se plaignait alors que l'Eglise ne le reconnût pas pour inspiré; il paraissait en souffrir beaucoup. Alors je lui copiais avec un soudain accès d'éloquence (je m'entendais parler) qu'un texte pouvait être chargé de l'esprit de Dieu mais n'être reconnu pour prophétique que très

86
Longtemps après, mille ans peut-être. Il n'en était pas
moins inspiré dès le début pour ceux qui savaient le
comprendre. Alors mon interlocuteur tournait vers
moi son visage, une figure ~~de~~ très ovale, aux yeux
à demi clos, aux paupières rouges sur le bord. Son sa-
vis s'illuminait; il décrivait un regard extatique et
répétait d'un ton pénétré: « Oui, c'est vrai. Vous avez
trouvé. Dans mille ans, dans mille ans... » j'ai été si
saisi que je me suis réveillé!

1952

1^{er} janvier - Dans les jours de malaises ou presque de
maladie que je viens de traverser, combien il me reste dif-
ficile de conserver quelque faculté de concentration. La
première douleur qui frappe à la tête fait tout disparaî-
tre, ou presque. Il ne reste qu'à ~~me~~ se soumettre à ma faiblesse
et à tâcher ~~de~~ faire, d'elle aussi, une offrande - celle
de l'inaction, au lieu de l'action. Car de vouloir s'emporter,
bien inutile. Mais combien faibles les résultats que
l'on croyait avoir ~~atteints~~ acquis pour toujours.

20 janvier - Lu ces jours-ci "Les Saints de France" d'H.
Pourrat. Quel flux à travers les âges les plus noirs!
Et qui continue sans doute à côté de nous, sans que nous
sachions trouver dans leur cachette ceux qu'il nous
serait précieux d'approcher. Car même d'une légère
lueur apparue à travers les pages, il ~~se~~ passe parfois

87
à l'âme une contagion et une force. Qu'il s'agisse de cha-
rité, qu'il s'agisse de visitations surnaturelles (où le discer-
nement juste est toujours difficile), ou ces êtres accom-
plissent, comme les génies intellectuels dans un autre
ordre, ce qui paraît être ~~la~~, au fond, la vraie nature
humaine. Ils sont la meilleure part de nous, que nous
ne réalisons pas. Et pourquoi ils sont fraternels et pré-
sents.

Dans mes jours présents, je me sens comblé le plus
souvent de plénitude et de bonheur. Quand je réfléchis
à ce que j'ai traversé, je sens combien j'ai lieu de louer
et de rendre grâce. Qu'ai-je reçu pourtant encore de
vrai bien à côté de ceux que possède vraiment la pré-
sence? Combien légère et fugace la lueur que parfois
je serais tenté de croire deviner. Et comment en effet la
retenir dans un être aussi peu ouvert et aussi faible-
ment donné?

3 février - Encore un court moment de maladie. Les épreu-
ves, si elles m'abattaient d'un côté, m'allégèrent aussi. Je me
sens souvent plus pénétré, plus prêt à m'arracher à
moi-même. Je tombe par moments dans des silences
intérieurs dont j'ai besoin et qui me raniment. Il y a
lutte en moi pour passer au delà des besoins de cette
chair, à laquelle tant de moi-même ~~est~~ reste attaché
par longue accoutumance. Il faudrait qu'elle ne soit plus
qu'une porte pour aller plus loin. Mais c'est un seuil

88
que l'on ne franchit pas à volonté. Au du moins il faudrait en savoir les moyens.

21 février - Ézéchiel, XXXIII. 6-7 « Si la sentinelle, voyant venir l'épée, ne sonne point de la trompette et que le peuple ne se tenant point sur ses gardes, l'épée vienne et leur ôte la vie, ils seront pour eux surpris dans leur iniquité; mais néanmoins je redemanderai leur sang à la sentinelle. Fils de l'homme, vous êtes celui que j'ai établi pour servir de sentinelle à la maison d'Israël; vous écouterez donc les paroles de ma bouche, et vous leur annoncerez ce que je vous aurai dit. » - Tentation de se croire, comme de ne pas se croire, une sentinelle. Je voudrais que celui qui m'a placé m'éclaire. Car je puis encourir condamnation, il est bien vrai.

24 f. - Ce matin les premières hirondelles ont chanté. Deux d'entre elles étaient posées sur les fils téléphoniques, devant la fenêtre. Avant-hier j'ai entendu les premiers sifflements du merle, encore un peu loin, dans des jardins plus élevés sur la pente.

76 Mars - Cette nuit, à la suite de rêves que je ne me rappelle pas, dans un moment où je commençais peut-être à me réveiller, vu une floraison de points lumineux, très intenses, dont certains s'ordonnaient en figures, plutôt géométriques, comme des cristaux de neige, que florales. Du moins, c'est l'impression

89
qu'il m'en est resté au réveil, qui a dû suivre immédiatement, parce que j'ai fait effort dans ce sens dans mon désir de mieux saisir et retenir ce spectacle. Très beau; ce que serait un feu d'artifices s'il pouvait être naturel. Je n'avais jamais rien vu de tel. C'était trois heures à peu près; il n'y avait aucune lumière au dehors ~~et~~ qui filtrât à travers le volet. L'éclat venait du dedans.

72 avril - Réve ~~seus~~ à la fin de la nuit: je suis dans une école en Écosse, en adulte et en étranger, peut-être en professeur. Je suis les enfants-garçons et filles - dans une haute salle, antique, plutôt obscure, réfectoire ou chapelle, dans laquelle ils sont assis sur des bancs parallèles au mur; un espace libre et lumineux au milieu. Il y a de l'inquiétude dans l'air. Je veux ouvrir une grande porte à deux battants et l'on cherche à m'en dissuader. Je l'ouvre pourtant. Derrière, une autre pièce aussi haute, mais courte, délabrée; ^{elle} ~~qui~~ ressemble plutôt à l'espace qui sépare les deux ouvertures d'une même porte de rempart. Autre porte pareille à la première, mais moins soignée, avec un grand verrou. Je ne sais si ~~je~~ je la tire, mais il y a des cris derrière moi. Je rentre dans la grande salle; une partie des enfants s'enfuit, en criant quelque chose comme "ils arrivent"; les autres restent fixés à leurs bancs, le regard en dedans, comme en transe. Derrière moi soudain une femme

habillée d'une longue robe d'un vert doux, assez chargée de jaune; des yeux vifs aussi, dans une figure pâle, sans expression. Je lui demande qui elle est.
"J'ai fondé ce château, il y a deux mille ans. Je m'appelle Sam..." (J'ai oublié la fin du nom, que j'avais pourtant retenu à mon réveil: Lamer, Lamo? Je le voyais écrit en même temps) Surpris et inquiet, je la saisis brusquement et je lui demandai, en la secouant, pour ne pas rester quoi: "Femme, te souviens-tu de m'avoir connu, il y a deux mille ans?" Comme elle se renversait et tournait dans mes bras, je sentais un vrai corps; un sein venait se placer près de ma main. J'ai fait alors un effort de réflexion: "attention, c'est un piège..." ce qui a arrêté le rêve et je me suis réveillé. Les premiers oiseaux chantaient.

26 avril - Relu, ces semaines dernières, les Synoptiques. Quelques impressions très nettes: le petit groupe des apôtres n'a jamais vraiment connu Jésus (les aveux d'incompréhension ne manquent pas d'ailleurs); ils n'en ont ~~eu~~ pas eu le temps (au fond, les épiques rapportées sont peu nombreux; tout a dû tenir en peu de mois, moins encore qu'on ne le croit: d'ailleurs "l'autorité" était partout en éveil et l'on n'a pas dû laisser traîner longtemps ce suspect); les apôtres ne savent rien de Jésus avant qu'il ait quitté le Baptiste, du moins rien qui vaille, et d'ailleurs il n'y avait peut-être

rien à savoir de lui; en un sens, il n'était pas avant la 91^e descente de l'Esprit (car il y a eu là, certainement, pour lui, sinon pour de douteux témoins extérieurs, un instant extraordinaire, qui l'a armé d'une nature nouvelle, de pouvoirs dont le détail importe peu, mais qui, certainement, ont été frappants). Il est passé comme un éclair devant des yeux presque aveugles. Assez secoués pour croire; avec beaucoup d'effroi sacré, plus que de l'amour. Ont-ils aimé le Maître? On cherche une parole, un accent qui en témoignent. Les femmes sans doute, mais elles n'ont pas eu ~~le~~ voix au chapitre. Puis ils ont passé de longues vies à se rappeler cette extraordinaire tension de leurs jours, ce temps qui s'élevait au dessus du temps. Ils l'ont rebâti avec les pauvres bragues de leurs souvenirs. Au fond, si Paul s'intéresse aussi peu au Jésus historique, c'est peut-être, en partie, parce qu'il a perçu la médiocrité de ces gens; pour croire à la résurrection, sa vision lui suffisait. Même avec le filtre des rédactions et leur éloignement progressif, ~~est~~ une image autre, plus pleine, plus lumineuse aussi, aurait pu passer s'ils l'avaient portée en eux. - Noter aussi qu'ils n'ont guère connu Jésus que dans une vie en public, dans le tohu-bohu de l'Orient, avec la seule solitude, relative, du petit groupe d'origine.

18 mai - Le IV^e évangile paraît seul à la hauteur spirituelle d'un maître. Pourquoi faut-il que ses apports historiques semblent souvent impossibles (en particulier la longueur de la prédication de J.) et sa théologie

déjà trop élaborée? L'explication traditionnelle ~~me~~ ne serait pas une si mauvaise défense: un auteur très âgé, qui mêle l'ordre des faits et ne distingue pas bien ce qu'il rapporte de ce qu'il interprète. ~~Seu~~ Seu consolant pour l'historien; mais pour ~~la~~ comprendre Jésus, plus de portée que les autres.

Les Actes: quiescence de la foi à l'état pur. Difficulté de la ~~re~~ retrouver et de la vivre. Le livre n'y aide pas. On voit les effets, on ne sait pas comment l'âme peut être possédée, à ce point, ⁿⁱ jusqu'à quelle substitution du Supérieur ~~à l'être~~ à l'être inférieur. Or c'est sans doute ~~l'essence~~ l'essence de la foi active: cesser d'exister pour qu'existe à notre place la Puissance infinie. Donc aussi: il faut qu'ait sauté la cloison ordinaire entre elle et nous.

30 Mai. A Bord; déjà installé (3h). Du côté de la mer: horizon demi clair, côtes subtiles, sous un léger voile. Flots: du vert sale au bleu gris. Navires; je lis des noms: Saga, Cayr Hadid; Duero (Blanc et vert); trois remorqueurs en enfants sages; Ile de la Réunion: blanc, gris clair, vert d'eau, et des mats de soufre clair.

En face, les quais et les hangars, limites de l'humain et de la nature la plus pure. Il y a vingt-cinq ans, lorsque je débarquai pour la première fois, on voyait derrière la ville les collines, très fauves, car c'était l'automne d'avant les pluies. Et peine en entrevoyait-on quelques simples points derrière les "buildings" foisonnants, qui jaunissent malgré leur blancheur

à travers la brée de fumées et d'haléine marine. 93

Il y a quatre ans déjà c'était un autre départ, plus pénible, car il entraînait une longue séparation. C'était une étape vers le but auquel je touche, et qui m'a été fixé en somme dès l'enfance. Si bien qu'en somme je vais ~~accablant~~ sortir, dans une semaine, après avoir largement passé le milieu de la vie, le dernier jalon posé par d'autres devant moi, et pouvoir inventer totalement ma route.

6 h 1/2. Départ très doux; même douceur sur la ville longuement étendue dans la lumière qui baisse, reposée sinon belle. Peu de vent. Nuages ténus facilement échoués.

31 Mai. Nuit très benée; des courps de tirène entre 3 et 4 heures, peut-être à cause de brumes à l'entrée du détroit.

7 h. Tanger, au moment du départ. Un peu de lumière sur les hautes maisons, dans un ensemble gris. Au sortir du port, seul un voilier accueille les premiers reflets d'un soleil humide dans ses toiles toutes hiscées. Mer grise à plis blentés; et le cortège habituel des dauphins.

Il faut approcher de Tanifa pour déceler l'Espagne; les maisons ressortant en clair sur le voile du fond. Puis l'arrière pays se dégage, presque bleu, au dessus des brumes. De même, sur le rivage africain, le sommet du Mt des Singes est seul à dominer, en cimier. Devant, le Rock, en dents; ^(les) puis un voilier penché sous le vent.

de l'Océan; puis, vu de face, en double pyramide; puis, ~~montant~~ du côté de la Méditerranée, de plus en plus éclairé, il dresse de grandes pentes luisantes, coupées de main humaine.

11h 1/2. Espagne très brumeuse, sous le bande de nuages qui signale le continent. Corpeus.

2h. Côte éclaircie. Le Mulhacen, très neigeux encore.

6h. La mer bleuit très profondément et prend quelques mouchetures d'écume. Les monts s'allègent. Barques de pêche, assez nombreuses, dont une arbore une voile latine. Parmi elles, un peu loin de la terre déjà, une simple petite embarcation à deux rameurs - témérité ou sagesse dans cette confiance?

Puis un massif qui avance en pleine mer: le cap de la Gata, sans doute. Tout en vert et en gris délicats sous le soleil déclinant. Un phare; sur une cime une tour de guet, du temps des Barbaresques. Dans le crépuscule l'ensemble se fait tout charbonneux, avec quelques pans de roche claire. Arêtes qui mordent sur le ciel d'un tranchant tout hispanique.

9h - Un quart de lune déjà haut dans le ciel, très argenté, comme j'en ai vu seulement en Espagne.

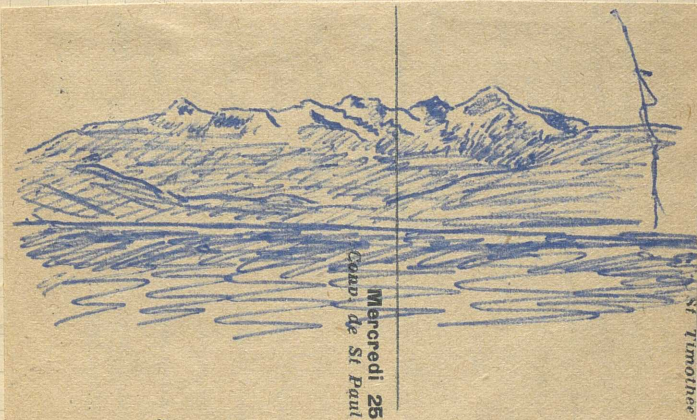
1er juin - 8h. Horizon sale, nuages ténués mais qui absorbent le soleil. Vent plus fort sur une mer toujours plate mais plus animée du dedans.

Je lis côte à côte "Lo the lighthouse" et le "Pêche du Mystère de la Deuxième Vertu". Ritrini

Gibraltar dans la brume

31.5.52.

Samedi 21
Ste Agnes



Sierra Nevada 31.5.52

96
prend tout son relief la valeur de l'Espérance parmi nous. Elle est étrangère à tant de nos contemporains, ou tout au moins inaccessible dans sa force (ainsi semble-t-il pour Mrs Ramsay). Si attachés au vital, comment ne sentent-ils pas qu'elle est incluse? L'attachement à la vie, l'amour qui la propage, affirment l'Amour universel, qui est le sourire de l'Espérance. Le simple maintien de la vie est un acte d'Espérance en même temps que d'amour si on le rapporte à sa source.

Elidi - Peu d'horizon toute la matinée; froid humide, qui colle, ou un peu de soleil pâle. Dépasse un trois-mâts (sans voile), blanc et simple, qui roule un peu.

Un peu avant 5 heures la côte réapparaît, très brumeuse. Au dessus de sa ligne plate et sombre, où luisent parfois les maisons, les montagnes se distinguent à peine.

Mais on se rapproche vite: on discerne les plages, les arbres. Des voiliers de plaisance disent le voisinage de Barcelone. Voici Montjuich, en gris, et dans la mer ordoisée se glissent quelques vents légers. Enfin Barcelone même; son port, avec deux gros navires à cheminées jaunes, ses bateaux pavoisés (pour le Congrès Eucharistique, je pense, et pour la Pentecôte), ses clochers, sa statue de Colón, haut juchée, ses cheminées aussi et ses récents "buildings" qui avoisinent les quais. Le tout dans une demi-brume, qui attriste ce paysage déjà étouffant.

97
2 juin - Entrée au port vers 6h 20, après avoir longé la côte taillée dans le marbre. Des noms sonores aux payes longées: Turckheim, La Marseillaise, Joffre.

8h 10. Sous les platanes devant la gare. Fraîcheur toute particulière de l'air, plus léger et d'une autre saveur aux narines.

Voyage rapide. Bravence radieuse. Ganets en fleurs, mêlés aux coquelicots, sous les petits oliviers ou les cyprès. Ventoux nuageux comme un volcan. - Après Lyon (dont les tuiles sombres me rappellent les perspectives de toits de la place des Terreaux, en ces années noires de 1914-15) ciel plus bas, avec de beaux moments dans les collines de la Bourgogne. Solides bourgades bien plantées autour de leur église, en paroissiens d'un Ososnet.

Paris dans la nuit, à la fois déjà chaud et traversé de brise froide. Premier bruit de pluie.

3 juin. - Paris retrouvé. A peine l'avais-je perdu. Cependant je ne l'ai pas. Il ne sera plus jamais mien, je crois. Celui de mon enfance m'est plus proche; je n'ai nul besoin d'y retourner. Mais l'autre, qui m'entourait et me conduisait, c'est fini; il m'est étranger. Et je ne désire pas qu'il cesse de l'être. Son peuple n'est plus vraiment le mien.

Les éléments de mon peuple sont dispersés à travers le monde; je ne sais s'ils se réuniront un jour. Je ne

98
Les connaîtrai jamais, mais il me suffit qu'ils existent.

7 juin - d'i anxiété, ni vraie joie. Pourtant le sentiment que l'ennemi n'est pas loin. Et un peu de regret d'avoir tant travaillé pour discuter si peu le fond de ce que j'apporte. ~~Alors~~ Vanité de cet exercice scolaire, auquel j'aurai donné beaucoup de mon temps - encore que j'aie visé, dans mon travail, au delà de cet exercice.

9 juin - Seul jour de demi liberté. Exposition d'art italien du Moyen-Âge dans la matinée. Parmi les oeuvres les plus frappantes, les mosaïques de Ravenna - qui ne sont pas du Moyen-Âge.

Au Louvre l'après-midi: nouvelles salles de peinture. Vénitiens: ce parfait opéra que sont les Doges de Venise. Mais faut-il placer très haut ce genre de perfection? - tout en reconnaissant que personne n'y atteindrait aujourd'hui. - Le Vinci. Problème de vie intérieure devant ses toiles: quelle était la sienne, et celle surtout qu'il ne se connaissait pas mais qu'il a communiquée à ses figures? - Les grands Français du XIX^e: force de Courbet, tant dans les paysages que dans les scènes. - Sculpture grecque. Le frémissement du Parthénon, impossible à confondre. L'Aphrodite de Milo: sa vie intérieure traduite par son corps; la pureté spirituelle qui rayonne d'elle. Céramique grecque: sa prodigalité, elle verse de tout vase, celle de toute la nation.

9 heures. Enfin dans le train du départ. Je sens me

pousser des ailes.

99
10 juin. Même bassin que la semaine précédente. A bord de bonne heure, un bord très peu encombré. Marseille le assez terre sous la brume de chaleur. Souhait de repos.

6 h. Vent sud-ouest frais et humide. Ciel couvert, laiteux plus que gris, d'où le soleil filtre. Mer plate, où le bleu reste présent sous le gris, ou qui, dans l'étalement du soleil, tourne à l'eau rouillée.

8 h. Côtes du C. San Sebastian, en gris très doux, veloutés. Langage des phares; lumières muettes des bourgades.

9 h.
11 juin - Ciel toujours un peu pesant, brumeux plutôt que nuageux, moite, sans aucun souffle un peu grisant, ni vraie fraîcheur malgré la marche.

Toujours Bégué. Rue de force et de sens à travers ses reprises et ses lenteurs. Ses familiarités avec Dieu: était-il vraiment si "rustique"?

10 h. Soudain la côte et le vent. Région du C. San Antonio, en clair, bientôt très proche. Une petite ville derrière (Javea?), dominée par une pyramide rocheuse coiffée d'un fort. Nous longeons des falaises en fauves et grises, tronçonnées de cavernes au ras des flots. Des maisons se montrent dans les entailles de la montagne, dans des paysages si rocheux que l'on se demande à quoi s'accroche la vie humaine. Nous allons d'un cap à l'autre, rasant parfois les pointes, surtout la dernière (le cap de

190
La dda, haut dressée, habitée ~~dans les~~ dans les replis de sa cime d'arbres non moins admirables pour leur ténacité que l'homme de ces rivages.

2 h. La côte s'est éloignée. De nouveau la brume. Mer un peu plus forte.

3 h 1/4 Cap Salos. Phare, pylônes de radio. Une bougade, bas sur les eaux. Ensemble gris, avec des revers lumineux, et une forte broderie d'écume. Puis le littoral se relève, en pyramides.

4 h. Bougade cachée derrière un avancé de montagne. Brise de terre, mer plus calme. Côte verdâtre, fauve et grise, aux ombres charbonneuses, jalonnée d'îlots.

Après deux coulees roses dans la roche (calco del Agua) un îlot en carène renversée marque l'arrivée sur la baie de Carthagène. La ville se laisse apercevoir dans une lumière très douce, blanchoyante, avec des groupes de hautes maisons, faisant masse. Des forts de type ancien sont dispersés sur les montagnes (qui ont vu les Carthaginois, et Sulpicius...). Nous passons au pied d'un sémaphore, juché à mi hauteur d'un cap; le navire échange avec lui des signaux. Nous longeons le rocher, très ocreux, tout mangé par l'acreté marine. Tout à fait au dessus, quelques constructions militaires, autour desquelles on ne voit aucun signe de vie. Remis le cap plus au sud, par temps éclairci.

Muit calme, un peu étouffée.

Sommeil pénible; impatience d'arriver, de rejoindre Od., jusque dans les intervalles d'assoupissement.

12 juin. 7 h 1/2. Sous le Rock, dont nous longeons ^{le} très près la face méditerranéenne. La pointe, si majestueuse de loin, est enlaidie par des réservoirs, un sémaphore, un poste de radio. Enfin le vent frais que nous cherchions en vain depuis Marseille, celui de l'Océan qui remonte le Détroit et anime tout. Mer souple et blentée, qui court comme un torrent. Algeras très blanche. Afrique très légère, semée de nuages clairs sur les sommets, sauf le dit des Pingas qui se perd dans un lourd turban.

10 h. Tanger, pour une trop longue escale. Ville toute en douceurs de teintes, avec quelques touches de bleu clair sur quelques maisons de la Casbah. Petites Babes des quartiers neufs, au dessus du port, comme un soulèvement pour une plus haute. Au fond de la baie, les collines sont encore verdoyantes, seules au soleil, un peu boudées dans l'ombre.

4 h 1/2. Baie aussi calme qu'un lac. Épanouissement de la ville dans la douceur du soir déjà sensible. Le large est lui aussi très pur.

6 h 1/2. Départ. Entre la ville et le Spartal, les vallons qui descendent sur la mer, encore pleins de verdure, remaniés par le plein souffle de l'Océan, presque nordiques, sont beaucoup plus européens que les bords espagnols qui s'opposent à eux.

9 h. Après Arcila, ~~des~~ fleurs de pêchers, alignés, comme pour une rue.

13 juin. 6 h 1/2. Entrée au port. Ville enfumée, barre de

102
images sur l'horizon de la mer. Fraîcheur humide du matin, que je reconnais. Encore la matinée à passer, et ce sera la maison, les miens, loin desquels je ~~per~~ sens mes racines manquer de terre et mes branches de rosée.

2 juillet - Toujours un peu de regret au moment d'un départ, quand il s'agit d'une longue absence. Le goût du nouveau s'est toujours mêlé chez moi à un fond de tranquillité amateur de repos. J'aime voyager et j'aime rester. J'ai vécu en ermite avec passion, tout en voyageant peut-être chaque jour par l'esprit. Malgré tout, je crois bien que c'est le sédentaire, aujourd'hui, qui l'emporte, l'homme des longs travaux et des moments de méditation toutes ouvertures closes.

4 juillet - A Tanger de nouveau, depuis hier soir, après une longue course un peu morne dans le Gharb (malgré le vent toujours jeune des rizières), puis, sur les mauvaises routes de la zone voisine, parmi les collines, à travers de vastes paysages, aérés, lavés par le vent de la mer.

Je me sens moins au repos que le mois dernier, où je me contentais de voir la petite Babel depuis le port. Bon vent d'ailleurs; l'Espagne en est toute claire, à peine matérielle.

Retrouvé la ville ancienne, sa Kasbah, son jardin, et cette échappée sur la mer qui serait si belle si l'on n'y amassait les débris et les détritus.

5 juillet - Après les heures encaissant d'embarquement et de débarquement des voitures, quelle oasis que "Reina Cristina". Ombre, paix, oiseaux. Et toute la médi-

701
terrannée qui s'ouvre, d'un bleu intense qui tend au violet, livrée comme une âme dans un regard. Gibraltar veille à l'entrée, toute en lumière aujourd'hui.

6. D'Algéciras à Séville. Montée pittoresque au dessus du détroit légèrement brumeux, dans un matin encore presque frais. Puis, dans la plaine, derrière Carifa, grands troupeaux de bœufs derrière leurs clôtures. Et comme c'est un dimanche, nous rencontrons sur la route une colonne de soldats que l'on conduit à une église de village, par quatre.

Laisse en haut, toute blanche, sur la gauche, le jet de la Frontena, puis Cadix sur l'horizon tout plat, déjà fumant de chaleur, où de hautes maisons ont poussé qui n'existaient pas autrefois. Passe le Crocadero. Traversons une campagne plus riche pour atteindre Jerez, où la chaleur s'élève, mais qui se signale par beaucoup de vie et d'habitabilité.

La route est un peu monotone ensuite jusqu'à Séville. Un train arrêté en travers nous retient longtemps, dans une campagne brûlante parcourue de petits coups de vent ~~so~~ insidieux, presque froids. Mais voilà la Giralda et la silhouette de la ville, que nous abordons par les portes. Air très sec et très chaud qui coupe un peu la respiration. Malgré tout, un premier tour de ville, jusqu'à la Cathédrale, déjà fermée, et à Triana

7. Je vais le matin au Musée, que je n'avais pas visité dans mes voyages précédents. Vieille demeure, un peu sombre, mais pleine de grâce avec ses patios couverts de jasmin. Je goûte peu les Sévillans puis, Valdes Leal par exemple, malgré de bons morceaux dans cet ensemble déclamatoire, une forte toile cependant: St Jean et les Saintes Femmes.

104
Un bon Greco (portrait de son fils? la palette à la main),
isolé dans une petite pièce trop sombre. Dans la grande
salle, quelques Turbans excellents, un petit Murillo
qui vaut un Rembrandt (St Augustin) et pour lequel je
donnerais ses grandes compositions. Je retrouve le "St
François étreignant le Christ en croix" dont la photogra-
phie ~~est~~ était aux murs de notre chambre dans mon en-
fance; d'un très beau mouvement, gâté, pour nous, par
ses angelots.

J'ai peine à terminer la visite et je laisse de côté
les salles de peinture moderne. Je rentre péniblement,
avec une fièvre déjà forte.

8.9. A l'"hôtel d'Inglaterra", au lit, entre la chaleur
et les ongles "de barbarie", qui sont bien les plus bar-
bares que j'ai jamais eus. Un medico pathétique pour
servir de distraction.

10. A peu près sur pied. A la Cathédrale. Une messe
s'achève au grand autel, toute écarlate. Quelques fines
lumières. Peu d'assistance. Désordre classique des enfants
de la maîtrise. Un peu plus de fidèles à la Capilla de
los Reyes. Trois enfants ahuris viennent s'agenouiller au
seuil; savent-ils pourquoi? Ils ne font que regarder de
côté et d'autre, un instant trop long et s'en vont. Quand
nous revenons devant le grand autel, un homme pauvre,
agenouillé sur le sol, derrière nous, ~~me~~ m'intrigue par
son immobilité. Est-ce du recueillement, cette fois? Hélas,
c'est un voleur, dont j'arrête le bras juste à temps. Il sort,
dérouté et inquiet, sans rien comprendre, j'imagine.

105
L'Alcazar, où nous allons ensuite, me fait bien me-
meur impression qu'il y a vingt ans, où il semblait aller à
l'abandon. Dans les salles du bas, la décoration a été ra-
fraîchie avec tact. Elle me paraît moins pure peut-être
qu'au Maroc, mais plus fine, plus élégante. ~~Les~~ Les salles
gagnent à être vues d'abord des appartements du haut,
fermés autrefois, en perspective; puis on s'y plonge, dans
le jeu des lumières et des ombres, de la fraîcheur et du
soleil. Jardins: rocailles, bassins d'eau verte, néphrars
rouges. Il serait plaisant de les explorer. Mais déjà une
dalle de chaleur, horizontale, scelle la ville.

11. Nous quittons Séville par le pont de Triana et
les quartiers populaires, pressés de quitter la plaine. La
route devient assez vite agréable et monte vers la Venta
del Alto. Les rios ~~montent~~ chantent de tous leurs lau-
riers roses. Groses bourgades: El Ronquillo, Santa Olalla,
dans une région à tripiécoux. Guimpée dans la Sierra
Morena; ~~on~~ on plane sur des lignes successives de petites
crêtes boisées. A l'entrée d'El Monasterio, une automobile
du Maroc, toute neuve, a aplati contre un mur un de ses flancs
et gît dans la pauvreté de sa ferraille. On roule ensuite
sur un plateau ondulé, dans des paysages rous, de chau-
mes ou de maisons, que parcourent des chars de gerbes, très
hauts; et déjà les aires sont au travail. On croise encore
souvent les tartanes d'autrefois. Cervez à brigue vers
Villafranca de los Barros. On passe Almendralejo et après
quelques lacets, dominant l'oued un peu gris qu'est en ce
moment le Guadiana, Merida apparaît dans ses murail-

106
les, épuisée par tout un arrière-pays, couleur de seigle mûr, embrumé de chaleur.

Grande fraîcheur du Parador et saveur de l'eau. Curieuse chambre, accolée à quelque tour ou à une abside d'église. Le salon du Parador ~~est~~ occupe d'ailleurs une nef ^{XVII^e} siècle. L'ombre du lieu est telle que nous n'avons pas senti venir un orage du soir, précédé d'un souffle de chergui; ~~qui~~ nous ne venons pas cette fois-ci les ruines romaines, car l'air du dehors brûle et quelques gouttes tombées ravivent seulement son brasier.

Samedi 12. Quelques arches d'aqueduc au sortir de la ville; puis, par des lacets à travers des chênes-lièges, on pénètre dans un vaste paysage, très aéré, qui s'échelonne en vallonnements. De forts rochers gris dorment échoués parmi les arbres.

On ne fait qu'effleurer l'acier, puis on redescend bientôt sur le tige, par de longs lacets et on le traverse, pour remonter sur d'autres cimes boisées, où coule un air très vif, dense comme de l'eau.

On s'est monté au dessus de Plasencia, que l'on laisse de côté également. Par la vallée du Jerte on se glisse dans des verdure déjà un peu nordiques. On passe des maisons blanches aux bourgades orrauses, des terrasses aux toits et aux tuiles. Vers les Baños de Montemayor on découvre à droite les hautes cimes, encore vertes, de la Sierra de Gredos. Par de nouveaux lacets, on pénètre en Castille, par Béjar. On suit le Tormes, sur des plateaux de moissons tout bouillants de brée, où l'on retrouve les pelages léonins du Centre. Et enfin, au dessus de la rivière, se silhouette en noble

arabesque, fière de ses clochers, Salamanque.

107
C'est un lieu qui manquait jus qu'ici à ma connaissance de l'Espagne. Son nom parle à l'imagination: du roman picaresque à l'unanimes. Mais la ville a moins d'attrait que les cités du Sud. La pauvreté ne peut se déguiser: il n'est que de parcourir les petites rues ~~qui~~ dernière la cathédrale ou tout près de la vieille université. C'est la couleur des pierres (et ore profond qui a fixé en lui les soleils) qui donne son caractère ~~à la~~ romain à Salamanque. Et là dessus le vent des plateaux qui ne cesse de courir, soufflant sur la brûlure de l'été.

La cathédrale était déjà fermée quand nous sommes ressortis. Ses porches touffus ont de la grandeur, mais l'abside romane et la petite coupole de la vieille cathédrale l'emportent par la seule vertu de la pureté de ligne. Nous avons pénétré dans le "patio" de l'École Normale, aimé la cour intérieure de la Faculté des Sciences (où l'herbe pousse entre les marches du perron): quelle disproportion des moyens et des tâches! De ~~leur~~ l'antique Université, le grand portail est trop connu d'avance - et trop chargé. Mais les Escuelas Menores plaisent par leur intimité, surtout le chœur Baroque auquel on atteint par la seconde porte; quelques vieux blocs sculptés y représentent sous le lierre, parmi le triflor et la luzerne, le silence du soir y commence. Mais que nous sommes loins des collèges médiévaux de la vieille Angleterre!

La Plaza Mayor montre une très belle ordonnance. Mais au sortir, nous croisons un groupe: une femme, sa fillette, son âne, qui est le plus pauvre portrait de l'antique misère castillane que nous ayons rencontrés dans ce voyage.

108 Un réseau d'huiondelles est suspendu ~~sur~~ le soir au dessous des toits.

Dimanche 13. De Salamanque à Valladolid, on court tout droit perruilles blés, les blés et encore les blés. Les talus de la route sont bleus de fleurs; parfois y brillent les coquelicots. Mais aucune monotonie: un jeu de nuances presque infini unit et distingue à la fois ces champs encore dressés ou ces terres déjà déchaumées. Là-dessus naviguent de hautes bougades, aux tours déployées, comme Alcajos. Tordesillas s'étend le long du Duero en très noble façade, teinte d'ocre rouge.

À Valladolid, arrêt devant San Pablo, du même style fleuri que Salamanque. Des soldats se remettent en rang à la sortie de la messe.

Jusqu'à Burgos, route moins caractéristique, qu'étranglent parfois, surtout à Pisuerga, des ponts difficiles. Quelques noms frappants: Duéñas, ~~La~~ Conquernada. Puis on enfille la vallée de l'Arlanzón, et bientôt apparaît la silhouette de la cathédrale.

Nous allons la voir vers cinq heures. On est gêné, au dehors, par le manque de recul; au dedans, par les clôtures ordinaires. Malgré l'envolée de la coupole centrale, les fastes de la chapelle du Connétable, la curieuse chapelle du XVIII^e siècle à l'entrée du bas-côté gauche, j'ai vu sans un peu de ^{Les nefs de} ~~l'entrée~~ ^{de} Séville, sans parler de Cordoue, m'ont frappé davantage. L'Arco de Santa Maria et la Casa del Cordón n'ajoutent guère à l'impression d'ensemble.

Sur les ~~grands~~ vastes promenades bruissent une foule endimanchée, que constellent les uniformes. Un air piquant, presque froid, saisi de bonne heure.

14 juillet. Parti un peu tard. Campagne riche et ¹⁰⁹verte, déjà un peu trop "française" pour l'Espagne, jusqu'à Vitoria. On traverse ensuite les gorges de Pancorbo, rocheuses, très saisissantes. Après Alsasua, une descente en forts lacets, à travers les bois, conduit en plein pays basque, industriel et même industriel. Beaucoup de lieux sont enlaidis d'usines. Mais on croise les bœufs sous le jong à tison et les chars aux roues pleines.

Par des abords peu plaisants nous arrivons à Saint-Sébastien. Le seul agrément de notre gîte, c'est d'ouvrir une large baie sur le demi-cercle de la plage. Ce dut être un paradis parfait en d'autres temps, plus sauvages. Aujourd'hui les jardins grouillent de bonnes d'enfants en grand uniforme (j'en croyais la race morte depuis mon enfance) et de leurs nombreux sujets. Heureusement, au coucher du soleil, les monts retrouvent du tragique. Le soleil, entre la terre et l'île Santa Clara, ~~se~~ laboure d'une roue sanglante un talus de nuages.

Mardi 15. Brume et petite pluie sur le littoral. Passage rapide de la frontière. Nous faisons un court arrêt à Hendaye sur la jetée, à marée haute, avec comme un regret de ne pas pouvoir nous arrêter plus longtemps dans ce site que nous aimons.

En suivant les falaises et les baies, ~~sur~~ de longues perspectives s'ouvrent sur les côtes. À Bayonne, remue la cathédrale (avec un coup d'œil sur le docteur), les vieilles rues à arcades.

À travers les Landes, puis de belles routes bordées d'arbres légers, très haut feuillus. Ensuite des collines plus

110
severes et une voie dérivée sur de petits chemins qui nous fait arriver un peu tard à Nîmes. Vieille ville noble, à escaliers monumentaux et larges envolées au dessus du Gers.

Mercredi 16. Visite de la cathédrale et de ses stalles. Puis descente sur Languedoc et les vastes plaines bleues gonflées de chaleur. Carcassonne et son décor, vu du pont; peut-être trop décoratif. Vignobles enfin, Montagne, Beziers; régions connues et sans charme.

Jeudi 17. A Montpellier, le long de l'étang de Chau, puis à Nîmes. Course rapide jusqu'au Rhône, dans la plaine un peu nue jusqu'aux abords de Beaucaire, où commence le paysage provençal: oliviers, cyprès, roseaux. Tout de suite un style issu de la terre. Riches campagnes jusqu'à Arignon.

Vendredi 18. Remontée la vallée du Rhône jusqu'à Valence. Je l'ai ~~travé~~ si souvent parcourue que tout y semble familier. Puis nous rejoignons la vallée de l'Isère à Bourg de Séage: eau grise, rapide, paysages frais, premier souffle des montagnes. Bientôt les voilà, et par une large percée, au pied de la Chartreuse, Grenoble. Ville aérée, où les monts occupent le fond des rues, de quelque côté que l'on regarde. Peu après bien des années les quais de l'Isère, le Palais de Justice, le jardin de l'Hôtel de Ville.

Samedi 19. Dernière étape, accueillie avec soulagement, car trop d'images se pressent et des préoccupations trop étroites limitent la vue du conducteur. La matinée nous mène à Sturey. Un couloir de montagnes au sortir de Grenoble, mais si vert et si large qu'il n'étouffe jamais, et à ces

heures matinales, le Graisivandain n'est que lumière. 30¹¹
gagner Chambéry nous passons par Challes où je n'ai pas le temps de reconnaître les paysages de mon adolescence. On effleure la ville pour redescendre sur Aix. Une série de riches plaines conduit à Sturey où nous nous arrêtons à l'extrémité du lac. Eau très bleue, harmonie des montagnes de chaque côté: un beau lieu où la paix repose. Quel contraste avec la vieille ville, ses canaux crouissants, ses ruelles sans jour, où le pittoresque ne cache pas la rude condition des hommes. C'est encore pire au château, qui tient de la Cour des Miracles: image romantique où le sordide et le grand se mêlent, tandis dont les tuyaux de poêle passant par les fenêtres, décombres d'un incendie entassés au milieu de la cour, baraquements; partout retentit la langue espagnole.

Dans l'après-midi nous nous élevons sur de très belles hauteurs, où règnent les sapins, surtout entre Chorrems et la Roche sur Foron. En arrivant au dessus de Dorvanie, on découvre le Léman, encore étroit, suivi d'une large plaine blanchie. On le perd, pour le retrouver, élargi, et c'est enfin Evian, un lieu paisible, une fenêtre ouverte directement sur le lac. En face, Sausanne; à droite, les Alpes. Moutettes. Eclipses de l'eau.

Dimanche 20. Matinée toute en pastel: vents d'eau nuancés à l'infini sur un lac absolument lisse. Le Jura, invisible hier, s'est profilé, et la côte suisse révèle ses détails, avec les grandes teintes plates de ses prairies.

Coucher de soleil: feu et violet, qui se décomposent

112
dans l'eau en longues bandes, et maintenant, ainsi
reflète, gagne en vigueur, sans doute par le contraste
des pâleurs qui le ceignent.

Pointillé des lumières au ras de l'eau, du côté suisse,
et sur Lausanne les reflets rouges des enseignes lumi-
neuses. Passages de monettes attardées.

Lundi 21. Matin pesant. Cygnes sur l'eau: deux
adultes, trois petits encore gris.

Orage de fin d'après-midi ^{sur la rive helvétique,} descente en colonne nochi-
ne ~~nochi~~ ^{nochi}, parfois soulignée d'un éclair
vertical qui en brode le contour. Coucher de soleil en
vague d'or, mille fois reproduite.

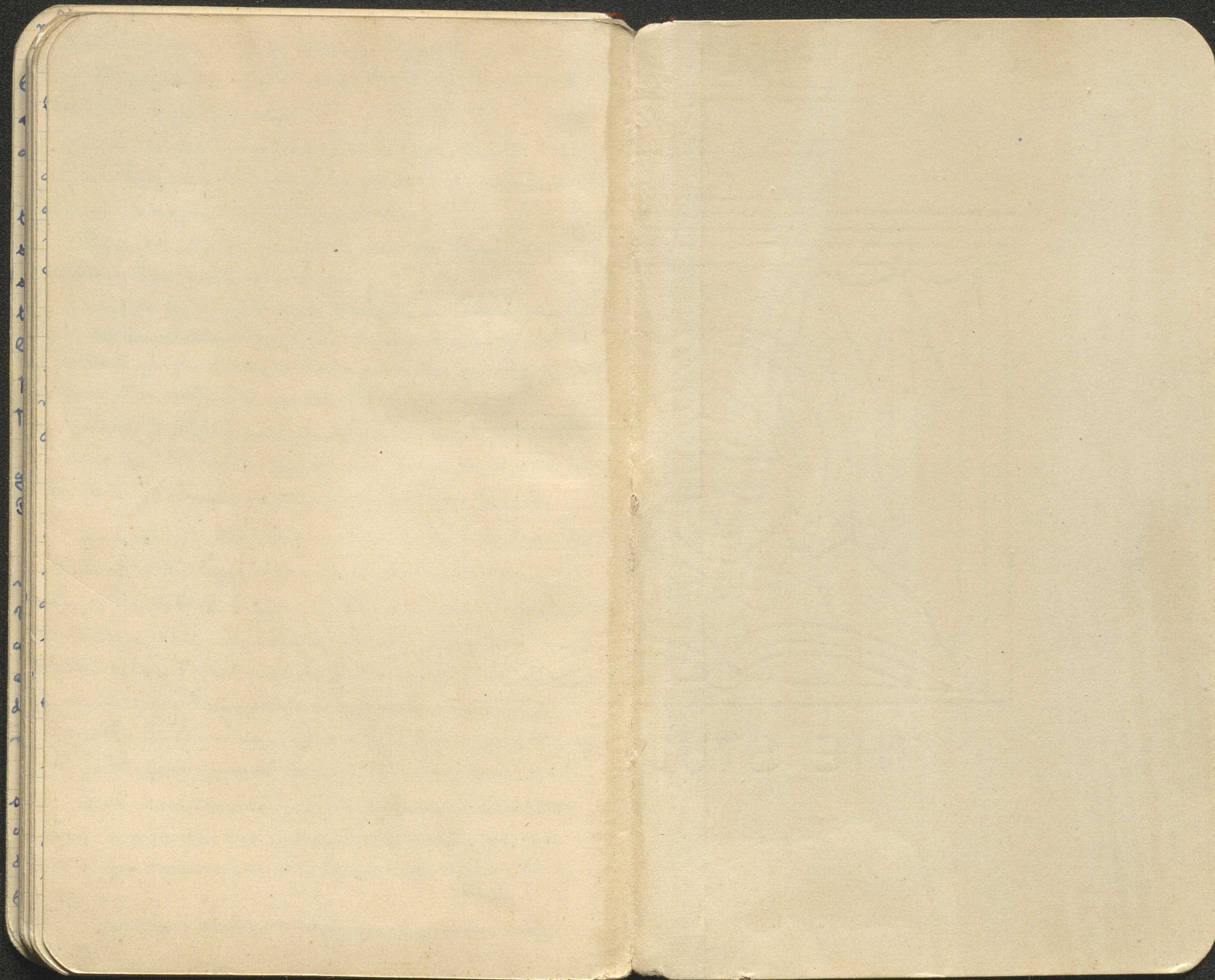
Mardi 22. Des architectures de cumulus extraordi-
naires sur le fond du lac, et, vers la fin de l'après-mi-
di, de longs espaces nacrés qui fuient vers Genève.

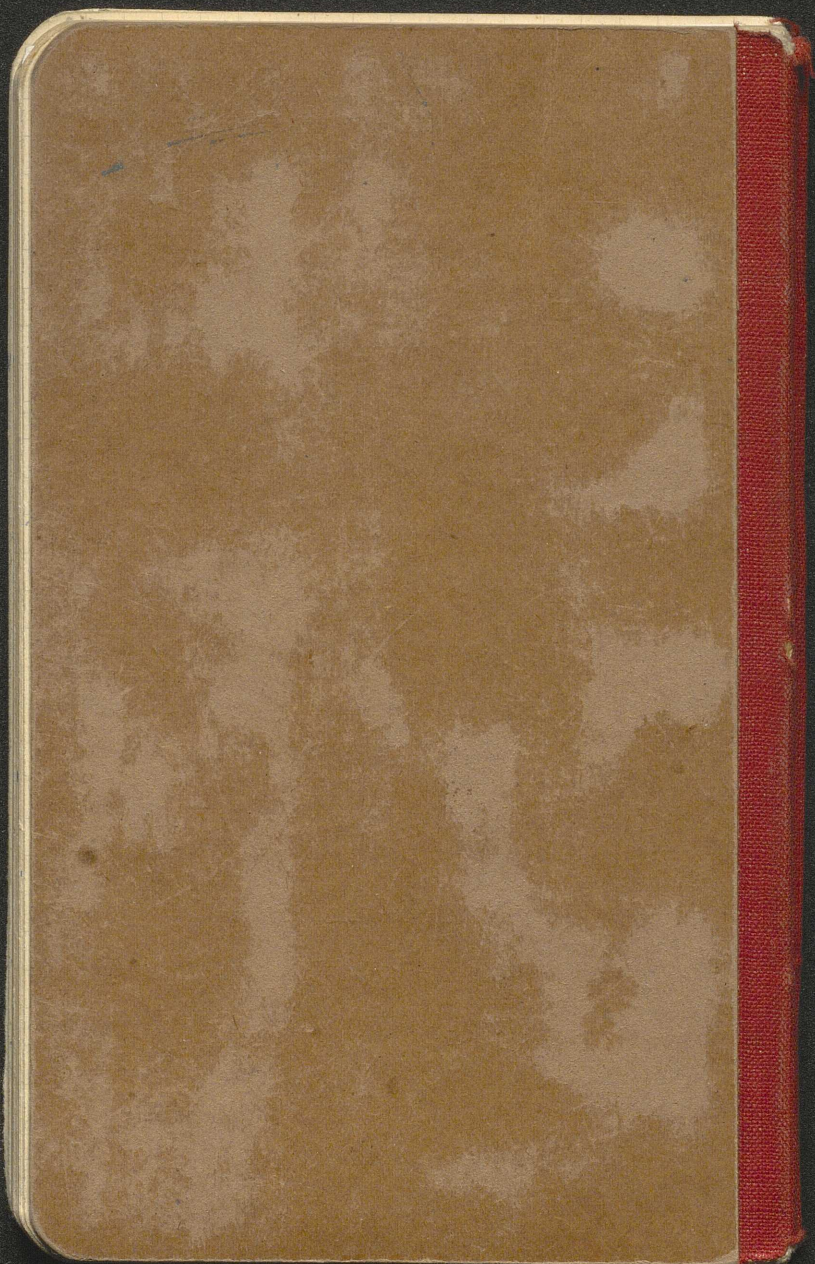
Vendredi 24. St Meillierie, par tentation littéraire. Les
falaises et la ligne descendante de la montagne, en
épine dorsale de dragon replié, composent encore un
site d'une demi-sauvagerie. Mais la route serrée contre
le lac et sans cesse parcourue de voitures, l'étrorte grève
encombrée de baigneurs, rendent le lieu intenable.

Dans les fonds voilés on ne saurait distinguer le pays
de Julie. Jean-Jacques fuirait plein d'effroi.

Il faut monter près de Lugrin et s'arrêter
dans les prés, d'où l'on contemple les montagnes, avec
les étages successifs de châtaigniers, de sapins, de
rocs nus.

~~Il faut monter près de Lugrin et s'arrêter~~





Université Côte d'Azur. Bibliothèques